



*Scénique et gravé par Courcier*

*Le Roi Boit!....*



*Scénique et gravé par Courcier*

*Le Roi Boit!....*

*Pompey, the dog.*

# HISTOIRE *D U* PETIT POMPÉE, *O U* LA VIE ET LES AVENTURES D'UN CHIEN DE DAME, *IMITÉE DE L'ANGLAIS.*

PAR J. H. D. B\*\*\*\*.

---

..... Mutato nomine, de te  
Fabula narratur.

*HORACE.*

---



A L O N D R E S ,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, quai  
des Augustins, près l'Eglise.

\*\*\*\*\*  
M. DCC. LXXXIV.





*P R É F A C E.*

ij

P R É F A C E.

Le petit Pompée l'a déchirée.

HISTOIRE



HISTOIRE  
*D'U*  
PETIT POMPÉE,  
*O U*  
D'UN CHIEN  
DE DAME,  
*IMITÉE DE L'ANGLAIS.*  
•••••

CHAPITRE PREMIER.

*Réflexions sur les Chiens.*

JE ferois un livre énorme, qui, à coup sûr, ennuieroit le lecteur, si je rapportois tous les traits qui font honneur aux Chiens:

A

mais si je citois les historiens & les poëtes qui leur ont consacré quelques veilles, je me ferois pardonner de vouloir occuper, un instant, de l'histoire d'un petit Chien, & l'on entendroit, sans s'en affecter infiniment, nos héros modernes me crier que leurs actions n'ont point d'historiens. Mais comment ne pas se laisser emporter pour un animal qui s'attache inviolablement à nous, qui nous aime pour nous, qui n'est heureux qu'aux pieds de son maître, qui vit & meurt pour lui? Roi, il l'aime; réduit à la mendicité, il ne l'abandonne jamais : cette fidélité nous demande un sentiment de préférence, sur-tout quand nous comparons au Chien les autres espèces toujours en guerre avec l'homme.

Les sages qui ont écrit sur l'amitié, en

auroient manqué les grands traits, s'ils ne les eussent pris dans la vie des Chiens: c'est d'eux-mêmes que ces sensibles animaux se donnent à nous, qu'ils habitent sous nos toits, qu'ils gardent nos maisons, & qu'ils veillent pour nous. Susceptibles d'instructions, ils les perfectionnent, & finissent par nous étonner. Si nous fouillons dans l'histoire des peuples les plus anciens, nous voyons des nations se disputer le droit de rendre les plus grands honneurs aux Chiens; les astronomes, en donner le nom aux étoiles, & les Egyptiens si sages, mettre le Chien au rang de ses premières divinités. Il n'y a pas une déesse qui n'ait eu son petit Chien, & Diane n'étoit heureuse qu'à la tête d'une meute entiere. C'est le Chien d'Hercule enfin qui, en mangeant d'un poisson nommé

A ij

*Murex*, se teignit de pourpre le museau, & vint apprendre à donner à nos guerriers ces uniformes écarlates qui plaisent tant aux belles.

Des temps moins reculés nous fournissent les mêmes exemples d'attachement à nos Chiens. Charles II, roi d'Angleterre, avoit toujours, près de sa personne, & jusques dans la chambre du conseil, son épagneul favori, qui, à l'exemple du maître, se faisoit, dans Londres, une nombreuse postérité. Le roi Jacques, son successeur, de pieuse mémoire, aimoit son Chien autant que son ami ; on l'entendit s'écrier, dans un moment de tempête où son vaisseau périssait : Sauvez mon Chien, & le colonel Marlboroug. Une reine charmante, dont le bonheur est d'être aimée comme elle aime, recherche

ce sentiment délicieux jusques dans deux ou trois petits Chiens , & elle trouve l'amitié pure au milieu de sa cour.

Ce que je rapporte en l'honneur des Chiens , doit me faire pardonner d'écrire l'histoire du petit Pompée ; & j'ai lieu d'attendre cette grace de mon lecteur , puisqu'il l'a fait à des romans où l'on ose l'entretenir de choses & de personnes qu'il rougirroit de nommer.



---

## CHAPITRE II.

*La naissance, les entours, l'éducation  
& les voyages d'un petit Chien.*

POMPÉE étoit fils de Médor & de Rosette; il naquit en 1782, à Boulogne, ville d'Italie, fameuse par de jolis petits Chiens, & d'excellens saucissons : ses parents descendoient, l'un & l'autre, des maisons les plus illustres, & leurs ancêtres avoient paru avec éclat dans différentes cours de l'Europe; on les avoit vu honorés de la familiarité des plus grands princes; & les premières princesses du monde n'avoient pas rougi d'en aimer plusieurs.

J'apprends, dans le moment où j'écris, que le chef de la branche aînée de cette famille est l'intime du Saint-Pere.

Médor, pere de mon héros, n'étant qu'un cadet de famille, s'étoit donné à un prince de Boulogne, qui aimoit éperdument une courtisane célèbre chez qui il le suivoit trop souvent. Comme il est de l'essence des inférieurs d'imiter leurs maîtres, Médor faisoit sa cour à la petite Rosette, favorite de la courtisane. Ce ne furent d'abord que des jeux, de petites courses, & des sauts de retraite sur les genoux des amans; mais on s'attendit sous une table de toilette; & Rosette, après de petits mouvemens d'une colere feinte, succomba sous ceux de l'amour: trois semaines suffirent pour déceler la grossesse, & après trois autres, le petit Pompée fit son entrée dans ce monde. Cette naissance ne fut précédée ni suivie d'aucun phénomene, & la nature le recut avec

ette différence à laquelle bien des êtres ne veulent pas croire.

Ce fut dans ce temps-là qu'un jeune Lord, qui faisoit le tour de l'Europe pour se charger de manieres étrangeres, arriva à Boulogne. Il se feroit fait fiffler dans sa patrie, s'il n'avoit pas vu la belle *Oglia*: il lui fut présenté; &, en faisant ses réverences, il alloit écraser le petit Pompée, qui se traînoit déjà sur le parquet, si la maîtresse, qui avoit l'œil à tout, ne l'eût enlevé à temps. Il fut beaucoup question du petit Chien, & l'Anglois se confondit en excuses; Oglia lui pardonnoit en faveur d'un bel équipage, d'un nom, & de ses guinées. Les visites devinrent fréquentes, & l'on eut le temps de voir grandir Pompée. Déformais, sur la toilette de sa maîtresse, & sur son sopha,

près d'elle, jamais un amant n'approchoit qu'en flattant son petit Chien ; l'Anglois le bouroit de gimblettes, & couvroit Oglia d'or, de diamans & de baisers : elle le trouvoit divin. Elle lui persuada qu'elle l'aimoit plus qu'elle n'avoit jamais aimé, & il la croyoit, en se regardant dans ses glaces. Enchanté de lui-même, charmé de son amante, il falloit que son pere mourût pour le faire penser à retourner à Londres. Il partoit, & Oglia ne l'avoit pas encore ruiné : tous les jours elle retardoit ce départ. Il fallut enfin se séparer; &, dans un accès de tendresse, elle lui dit ; je vous donne mon petit Pompée, ce que j'aime le mieux après vous ; qu'il vous rappelle la trop sensible Oglia. Elle s'arrache de ses bras, & s'enferme dans un boudoir. Le Lord emporte Pompée, & se

jette dans sa voiture, qui l'attendoit depuis trois heures. Une fenêtre du boudoir donnoit sur la rue; Oglia, derrière sa jalouzie, voyoit, d'un œil fort tranquille, partir Milord, & ne regrettoit que son Chien.

Pompée passa ce premier jour de route sur le coussin, à côté de son nouveau maître, & se trouva, le soir, assez fatigué. Le lendemain, on le fit tenir aux pieds, puis sous le coffre; & quelques jours après, Milord se fâcha contre son valet-de-chambre, qui donnoit pour excuse de n'être pas aussi-tôt que lui en voiture, qu'il avoit cherché long-temps le petit Chien qu'enfin il rapportoit. Milord, en le prenant, l'appella diable de Chien, & le poussa dans son coin. Pompée versa des larmes, n'osoit à peine respirer, regrettait sa maîtresse, & Milord l'oublioit.

---

## CHAPITRE III.

*Notre héros arrive en Angleterre.*

*Entretien de Milord avec deux Dames.*

POMPÉE, qui n'avoit pas encore été sur mer, paya le tribut de Calais à Douvres. Un chirurgien françois, passager comme lui, chantoit un air d'opéra comique, en regardant le petit malheureux souffrir, & disoit au valet-de-chambre, qui n'étoit pas fâché de lui voir rendre l'ame : ce ne sera rien. En effet, à peine à terre, il auroit eu la force de fuir un trop dur esclavage, s'il eût connu le pays ; mais il se laissa mener à Londres, aussi vite que le vouloit Milord, occupé d'une

A vj

succession & du besoin de se faire voir avec des perfections nouvelles qui devoient faire tourner les têtes. Son valet-de-chambre avoit déjà pris les devans, courroit avec ordre de crever les chevaux, & d'arriver assez tôt pour lui faire préparer un logement à Pall-Mall , ou dans quelque grande rue , près de la cour. Voyons- le logé , & entouré de tout ce qui vient prendre ses ordres. Le pauvre Pompée est oublié & couché dans un coin où il se refait , comme il peut , de ses fatigues. Milord fait ouvrir ses malles , ses caisses , & étaler , dans une seconde antichambre , tout ce qu'il rapporte des pays qu'il a parcourus. Ses amis , ses connoissances seront forcés d'y donner un coup-d'œil en venant lui faire visite , & prendront une premiere dose de l'admi-

ration qu'il prétend inspirer. Ses habits à la françoise étoient de la plus grande magnificence; & en France, on les portoit très-simples. Il avoit acheté, en Italie, tout ce que les *Ciceroni* lui avoient dit devoir le faire passer pour un *virtuose*, & être du goût nouveau le plus généralement reçu. Beaucoup de doigts & de pouces de statues antiques, de médailles portant l'inscription d'empereurs romains, & des copies, pour les originaux des plus grands maîtres de l'école d'Italie. Ils lui avoient donné quelques phrases & quelques observations à retenir, dont il se serviroit en montrant sa collection; & sa mémoire le servoit passablement dans la circonstance.

Un vis-à-vis élégant, des chevaux délicieux, des gens richement vêtus, annon-

çoient Milord à l'opéra, au wauxhall & à tout Londres. Le *Club* des importans lui envoya son admission par députés : cette démarche devoit faire naître une rivalité entre toutes les femmes du bon ton. C'étoit à qui l'auroit la premiere à son assemblée ; on se le feroit arraché. Il n'étoit question que de Milord à toutes les toilettes ; personne ne s'étoit présenté avec plus de graces la veille. On l'avoit vu à tous les spectacles ; chacune prétendoit l'avoir entendu , & soutenoit que l'on ne disoit pas de jolis riens comme lui. Il étoit l'homme du jour , & une semaine entiere n'en avoit pas désabusé , quand le destin , qui veilloit sur le petit Pompée , engagea Milord à le faire voir à une dame qui croyoit avoir de très-jolis chiens. La beauté , les graces de Pompée

l'emportent de beaucoup sur ses petits concurrens; & Milord savouroit le vain bonheur de cette supériorité. Milady Hardy, qui, sans être invitée, venoit demander à déjeûner, veut savoir de Milord d'où vient ce Chien, & s'il y est bien attaché. Ah! madame, je l'aime à l'idolatrie; il me rappelle des souvenirs bien chers, mais trop malheureux. — Oh! dites-nous tout cela; racontez votre histoire. Il se fait presser. — Mais je vous en prie, mon amie vous en supplie. — Mesdames, vous me trouverez peut-être indiscret. — Mon Dieu, non. — Il est vrai que je ne suis plus en Italie; & la princesse qui m'a donné *Pompée* ne voit plus le jour. — Elle est donc morte? — Non; mais, hélas! enfermée pour long-temps, & peut-être perdue pour moi. Il ne me

reste que ce gage précieux de la plus belle fidélité du monde. Malheureux ! pourquoi fus-je si vif ? Ah ! mon bras, qu'as-tu fait ? Vous savez, mesdames, que la jalouse est une passion furieuse dans les climats chauds. Nous fûmes surpris ; je sautai sur mon épée ; je repoussai la violence, & j'eus le malheur de coucher le prince, époux, sur le carreau : je serrai la main de la princesse, qui s'évanouissoit, & je me sauvai.

J'ai su depuis que le prince n'étoit pas mort de sa blessure, & qu'il avoit enfermé mon amante dans une tour impénétrable. J'espere encore, car si je n'espérois, il faudroit mourir. Je lui crois les poumons percés de mon coup d'épée ; il ne peut, m'écrivit-on, vivre long-temps. Je dois retourner dans ses états, revoir ma prin-

cessé, & lui représenter ce gage précieux de nos amours. Il montrroit Pompée, qui se jouoit avec ses nouveaux amis. — Vous irez si vous voulez, dit Milady Hardy, mais votre Chien ne sera sûrement pas du voyage; car il faut que vous me le donniez. — Madame, mais je ne puis. — Mais, monsieur, vous le pouvez; & je le prends. Venez, mon petit Pompée. — Que ce soit à quelque condition, du moins. — Et quelle condition? — Qu'il me soit permis de le voir, chez vous, madame, aussi souvent qu'il me plaira, en vous faisant ma cour. — Oh! pour cela, on vous le permet, & avec d'autant moins de difficulté, que, dieu merci, je n'ai plus de mari à tuer. Milord crut avoir fait un coup de maître, laissa le petit Pompée, & sortit. Il auroit pu entendre ces dames

( 18 )

rire assez haut de l'histoire de la prin-  
cessé, pour lui prouver qu'elles n'étoient  
pas ses dupes.



---

## CHAPITRE IV.

*Caractère de Milady Hardy, & une notice de l'intérieur de sa maison.*

**L**e procédé de la dame qui s'empare de Pompée, peut paroître assez piquant au lecteur, pour lui faire désirer de la connoître un peu plus particulièrement.

Lady Hardy étoit fille d'un baronner peu riche; sa beauté la fit bientôt distinguer. De l'esprit, de la vivacité, de la gaieté, mais sur-tout des manieres franches, & un cœur qui paroifsoit sensible, mirent à ses pieds beaucoup d'admirateurs. Un Lord, sans autre mérite qu'une fortune considérable, demanda sa main; elle la donna légèrement, pour avoir un grand

état , & un bel équipage. Les plaisirs qui se succédoient , la tinrent bien loin de toute réflexion sur ce qu'étoit son mari : mais après ces jours de fête & d'ivresse , plus fréquemment avec lui seul , elle apprit qu'elle n'avoit épousé qu'un sot & un brutal. La douceur , la patience la soutinrent quelque temps : mais tous les jours des devoirs ridicules à remplir , des je le veux insultans lassèrent cette patience ; qui n'étoit pas sa vertu. Elle ne répondoit plus aux reproches , & ne s'occupoit que de son Chien , quand on grondoit. Offensé de cette indifférence , il vient à elle , en fureur , lui arrache ce Chien , & le jette par la fenêtre. Tout est rompu ; elle déteste le brutal , le lui dit , & le défie désormais. Elle a vingt Chiens au lieu d'un , le mari en trouve par-tout sous ses

pas, il leur fait sauter les escaliers, il en assomme, les fait noyer, & en retrouve toujours davantage. Il n'y avoit que deux partis à prendre, souffrir, ou se séparer : il mourut.

Une carriere charmante s'ouvre devant Milady : plus de maître à craindre, plus de virginité à défendre. Sa légereté, sa gaieté viennent la retrouver ; elle les porte avec tous les agrémens de la figure & de l'esprit, dans le monde qu'elle idolâtroit. Sa maison s'ouvrit à la meilleure compagnie ; il falloit s'y faire admettre pour être du bon ton ; & Milord n'avoit donné Pompée que pour y paroître familièrement.

Ce qui fait entrer Milady dans le fond de cette histoire, est son amour pour les Chiens. Dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit eu un favori qu'elle portoit partout

sous le bras. Dans ce moment-ci, elle n'en avoit que cinq, & Pompée venoit remplacer le sixième qu'elle avoit perdu. On se rappelle qu'elle ne l'obtint qu'à certaines conditions : elle fut les éluder ; & l'on ne crut jamais ce qu'en publia l'avantageux Milord.

Il étoit deux heures quand Milady rentra chez elle, avec le petit Pompée : elle donna un coup-d'œil à sa glace, & le porta à l'appartement de ses Chiens. Il y avoit une levrette blanche, deux épagneuls de la race de Charles II, un barbet, & un petit doguin. Au pas de leur maîtresse, tous étoient accourus à la porte pour la recevoir : mais à la vue de Pompée, qu'elle posa à terre, ils se mirent à japper, peut-être par un mouvement de jalouſie ; & certains d'entr'eux commençoint à traiter

assez mal le nouveau venu, & plus mal même qu'il ne convenoit à des Chiens bien élevés, quand Milady prit une sonnette, dont le bruit étoit un ordre de silence : l'habitude les avoit formé à ce signal , & chacun se retira devant sa petite loge. Milady prit la peine de présenter Pompée à chacun en particulier , obligea les uns à le saluer , & d'autres à lui faire des excuses. Qu'ils l'entendissent ou non, elle le disoit pour eux , & cela valoit le fait.

Elle fit distribuer les soucoupes du dîner de ces petits messieurs ; mais elle emmena Pompée à sa table : il dîna du plus grand appétit , à côté de sa maîtresse , qui lui donnoit des morceaux de choix. Les gens qui servoient se faisoient des signes l'un à l'autre , au-dessus de la tête de Milady , & se promettoient de s'en moquer à l'aise

( 24 )

dans un moment. Ces messieurs de toutes couleurs, n'ont qu'une façon de voir & de dire, & c'est, à coup sûr, la mau-  
vaise.



## CHAPITRE

---

## CHAPITRE V.

*Notre Héros se produit dans le grand monde.*

POMPÉE étoit dans l'âge heureux de la belle jeunesse, quand il entra chez Milady; elle lui fit bientôt connoître les vanités & les joies de ce monde. Toujours avec elle en visites, à la promenade, & aux soupers, il voyoit ce qu'il y avoit de plus distingué en Chien dans Londres, & il s'étoit déjà fait un tact auquel il reconnoissoit, à la premiere vue, un Chien d'un certain ordre, ou un manan. Jamais il ne permettoit indifféremment un simple badinage à de malheureux Chiens de femmes-de-chambre, ou d'officiers de

B

maison ; ils étoient jugés avant de les avoir flairé. Il s'est cependant trompé , comme tout le monde , sur certains individus qu'il entendoit appeller Marquis ou Milord ; mais un seul coup de nez à propos suffisoit , & le titre s'en alloit en fumée. Moins délicat sur le choix de ses maîtresses , il descendoit d'une sultane , à cateau. Un tempérament de feu faisoit taire la vanité pour le plaisir , & tout lui étoit bon. Pompée n'avoit plus de mœurs ; il trompoit les petites Chiennes les plus innocentes , en leur faisant prendre pour un jeu , des réalités qui devenoient trop évidentes. Les belles , les cruelles même se rendoient à l'amour qu'il avoit l'art de feindre. On voyoit sa vanité dans ses victoires , & ce qu'il souffroit de ne pouvoir parler pour publier ses faveurs.

Plongé dans les délices de la vie, il la croyoit un présent dont il pouvoit abuser. La plus grande chaire chez sa maîtresse, & par-tout où elle le portoit, des aîles de perdrix, des biscuits, & toujours du sucre lui avoient allumé le sang. La jouissance chassoit la réflexion; il falloit des revers pour la ramener; & les Chiens, dans leur carriere, prennent souvent aussi une épine.

Un beau jour de printemps, vers midi, Milady se fit mener au parc de Saint-James, pour promener Pompée. Voilà plusieurs Chiens de qualité qui se divertissent sur le gazon: allez jouer mon petit ami. Rien de mieux à faire. Après certaines reconnoissances d'usage, les jeux commencent. Des irondelles qui planoient fort bas, amusent ces messieurs; l'un d'eux

les courroît ; tous prennent à ce jeu ; & Pompée, qui ne doutoit de rien , en pouf-  
soit une à perte haleine , & à une distance  
énorme. Les forces dont il usoit toujours  
immodérément , lui manquent ; il reste  
immobile sur le ventre , les pattes éten-  
dues , haletant , & se sentant mourir.  
Un de ces hommes , au chapeau gras , à  
la perruque mal placée , en gros bas de  
laine troués , & à la redingotte en lam-  
beaux , s'approche du petit étourdi , qui  
le croit un laquais en déshabillé : il se  
laisse flatter ; mais la main qui le carref-  
soit se ferre , & Pompée est sous la re-  
dingotte du coquin , qui court le vendre  
où il pourra.

Milady étoit occupée de bonnets que  
lui montroit une marchande. En voilà un  
françois du goût le plus nouveau. — Et

l'on porte en France de ces chapeaux-là?

— Oui , madame , & des Marlboroug.

— Celui-ci , à la bonheur , il est entier ,  
du moins ; mais une mauvaise allusion ne  
peut pas faire que l'on se croie coëffée  
avec la moitié d'un bonnet. En disant je  
n'en prendrai pas , mademoiselle , elle  
cherchoit , des yeux , son Pompée sur le  
gazon , elle ne l'apperçoit pas , elle y court ,  
mon Chien est perdu ; elle l'appelle , elle  
fait courir tout ce qui est de sa connois-  
fance , ou quiconque vœut gagner de l'ar-  
gent : peine inutile. Elle laisse un de ses  
gens , avec ordre de ne pas revenir sans  
Pompée , & court à l'hôtel pour envoyer  
tout son monde. Il faut bien qu'ils mar-  
chent ; mais chercher avec soin , avec une  
partie de l'inquiétude de leur maîtresse ,  
elle ne les connoissoit pas. Le premier qui

arrive au parc , trouve son camarade assis près d'un pot de bierre , devant la loge du suisse ; il prend une chaise , en disant tu ne l'as pas trouvé : & tous ceux qui arrivent à la file , se placent autour de la table , fument , jurent & boivent . Le premier va faire un tour à l'hôtel , dire qu'il n'a rien vu . On le renvoie ; il revient bien vite boire : ils se font voir l'un après l'autre à Milady , qui se désole , & ne rentrent que bien tard pour se coucher . Quelle différence dans la même nuit ! Milady ne peut fermer les yeux , & eux ne pourroient les ouvrir .



---

## CHAPITRE VI.

### *Evénemens divers.*

POMPÉE ne pouvoit avoir aucune idée du malheur qui l'attendoit; il se croyoit reporté chez sa chere maîtresse, & ne souffroit, sous la redingotte, que du besoin d'air : mais il ne douta plus, quand, arrivé à un cinquième, il se sent jetté au milieu de quatre autres Chiens, qui se sauverent dans un coin, au premier mot de leur maître, & avec qui il chassa Pompée qui restoit glacé d'effroi. Cet homme impitoyable avoit une troupe de Chiens dressés à danser, à sauter, & à faire une sorte de parade dont il alloit amuser la canaille des bains de Bath. Il lui manquoit

un Arlequin, & il ne lui falloit plus que Pompée qu'il avoit volé, pour partir. Il le tire à lui par une patte, lui essaie l'habit de son rôle, dit que tout ira bien, & le rechasse dans son coin. Ses compagnons d'infortune l'avoient inhumainement touché, flairé l'un après l'autre ; &, sans attention pour sa qualité, ni sa laſſitude extrême, ils le pouſſoient, ou lui marchoient sur le corps. Une ſoil irrésiſtible le força de boire dans une jatte commune, de l'eau fort ſale : ſes levres ont touché, pour la premiere fois, la coupe la plus amere; mais l'efpoir le tient encore attaché à la vie.

Une grande femme, jaune & ſèche, empiloit des guenilles & du pain dans un biffac, fe nouoit une ſerviette ſur la tête, & retrouffoit une premiere juppe. Le mari

mettoit des guêtres; tandis qu'une petite fille habilloit les Chiens, & étoit menacée, si les haillons dont elle les assubloit, traînoient dans la boue, par sa faute. Elle passe les pattes de Pompée dans des manches, lui boutonne un habit sur le ventre, lui lie des culottes avec une ficelle, & lui attache, par-dessous le menton, un chapeau blanc en clabot, qui lui couvre les yeux; elle lui met un collier, l'accouple avec Pierrot, & passe une corde qui va conduire la troupe de bateleurs. Le pere avoit déjà son tambour derrière l'épaule; la mere passoit les bras dans les bretelles de son bissac; la fille portoit un petit paquet dans son tablier retroussé, & descendoit avec les Chiens, qu'elle traînoit. La porte est fermée; on est parti pour Bath, & l'on va coucher à deux lieues

de Londres, dans une grange, où l'on recevoit, tous les ans, la troupe. Les compagnons de Pompée, faits à cette marche, s'en vont gaiement, & lui, se fait traîner. La conductrice lui crie veux-tu marcher? Le pere, sans parler, lui envoie un coup de fouet, qu'il tenoit toujours à la main, derriere eux. Pompée se creve par crainte de la récidive. Des coups, grands Dieux! à moi. Suis-je assez malheureux? En disant cela mentalement, il passoit dans la rue de sa chere maîtresse; mais son chapeau lui cachoit les objets; d'ailleurs, n'étant jamais sorti qu'en carrosse, comment reconnoître une rue? Heureuse ignorance, qui lui sauve une peine mortelle! Arrivé dans la grange, on découple les anciens bateleurs. Pompée, dont on n'est pas sûr encore, reste seul attaché à un

barreau : on lui jette une croûte de pain ; la faim fit ce qu'avoit fait la soif ; il mangea en pleurant , sentant trop que la nature commande impérieusement de vivre. Le lendemain , habillés de bonne heure , tous sont menés sur la place du village , où , au son de la caisse , les exercices commencent. Messieurs , dit le maître , Arlequin , que vous voyez , vous fera , à mon retour de Bath , des tours surprenans ; il est malade & désolé de ne pouvoir vous amuser. En effet , on l'entreprit en route ; il fallut marcher sur les pattes de devant , puis sur deux du même côté , porter son sabre sous le bras , ôter son chapeau , faire la révérence , & danser le menuet. Il savoit tout cela en arrivant à Bath ; & pour éviter d'éternels coups de fouet , il y mit toutes les graces d'un Chien de

Bvj

qualité. Une duchesse qui étoit aux eaux ; le vit danser de ses fenêtres, le fit monter, déshabiller, & le soir même coucher avec elle. O fortune ! tu te joues donc des Chiens comme des hommes ! Il avoit soupé à crever, il dormit mal ; il se réveilloit en sursaut, & gambadoit sur la couverture, se croyant encore en place publique, & évitant le fouet du maître. Des caresses le tranquillisoient ; mais il ne put jamais dormir que jusqu'à quatre heures du matin, par l'habitude qu'on lui avoit fait prendre en route. Il attendoit son habit d'Arlequin, quand on entra pour faire petit jour, & apporter le café à la crème. A peine osoit-il prendre les morceaux trempés que présentoit la duchesse ; il regardoit si son maître de la veille, ne le voyoit pas, ou si quelque

Chien de sa troupe n'alloit pas le mordre:  
Il fallut à la réalité, un jour entier pour  
chasser la crainte. Le soir, même cou-  
cher, avec cette seule différence que la  
duchesse le rangeoit doucement de côté,  
pour faire place à l'ami du cœur : Pom-  
pée eut tout lieu de le prendre pour le  
mari, & le flatta beaucoup le matin. La  
aison des eaux passée, Pompée retourne  
à Londres avec la duchesse. Hôtel ma-  
gnifique, appartement délicieux, lit du  
meilleur duvet : mais un homme tout dif-  
férant, le bougeoir à la main, en robe-  
de-chambre, entre sans précaution, &  
interrompt le sommeil de Pompée : il  
jappe, se fâche, & veut mordre, quand  
cet homme, en le grondant, se met au  
lit de l'ami de Bath, qu'il croyoit le vrai  
mari. Jamais on ne put l'accoutumer à

cette nouvelle figure. Le duc, offensé de la haine de Pompée, le surprit un jour seul, l'enleva, & le donna à un joueur de mandoline.



---

## CHAPITRE VII.

### *Nouvelle aventure de Pompée.*

LE maître de mandoline étoit un drôle à toutes mains. Pompée, qu'il emportoit, avoit déjà sa destination, & ne devoit être que quelques jours dans sa maison : il en falloit bien peu pour connoître le maître, & moins encore pour être las de la maîtresse. C'étoit une femme à large face, grosse, courte, grasse, bête & méchante, ne parlant que le patois des montagnes de Galles, entremêlé de quelques mots anglois. Egoïste, sans en connoître le mot, elle s'aimoit bien, & détestoit ses parens & les Chiens. Elle élevoit, à la diable, une petite fille qui devenoit un oison que

plumeroit un escroc. Le maître dit à sa femme , ne touche pas ce Chien-là , ou je te , &c. Elle enrage , & répond en riant. Toute sa dissimulation n'empêchoit pas qu'il ne la rossât souvent pour des réalités.

Ce maître fripon avoit été tambour & fifre d'un régiment , garçon de cuisine , d'office , enfin , maître de mandoline : mais ne faisant rien de ce maudit talent , il portoit simplement son instrument sous le bras , pour s'introduire chez les grands & les riches auxquels il avoit autre chose à proposer. Une maîtresse qu'il avoit donnée à un homme en place , désiroit précisément un joli Chien ; il lui porte Pompée. — Que pourrai-je jamais faire pour vous , mon cher ? Sauriez-vous un peu le métier de tapissier ? Milord en

cherche un pour me meubler. — Oui, madame, parfaitement. — Eh bien, j'en parlerai. Il entre en qualité de valet-de-chambre tapissier, reçoit les ordres pour meubler; &, sans savoir écrire, ni connoître les mesures, il leve les damas, les tapis, les lits comme on prend du galon: l'excédent s'emportoit, par parties, chez lui; ses chambres s'emplissent, & son grevnier devient garde-meuble. On le soupçonne, on veut voir ses comptes; il n'en avoit point: il n'avoit fait que son compte. On alloit lui ferrer les pouces, la peur l'exécuta: il est mort. La grosse femme, qui braille, devenoit riche & insolente, c'est la regle. Vaine, elle vouloit être flattée; bête, on en a fait une dupe.

Pompée étoit heureux; il avoit une petite épagneule de qualité, Bibi, qui lui

étoit fidele. Elle lui avoit donné deux enfans, qui devenoient leurs amis ; souvent il étoit tenté de leur faire quelques leçons de danse , & de différens tours , en cas d'infortune ; mais la mere , qui les gâtoit , lui disoit , mon ami , qu'ils sachent plaire comme toi , ils sauront tout. Apprends-leur simplement à voir , & se taire. Pompee , qui n'avoit pu se faire à la figure du duc , ni à le souffrir en second , sentoit tout son ridicule , & trouvoit simple , chez sa nouvelle maîtresse , ce qui l'avoit offensé chez la duchesse. En effet , un métier n'est pas simplement un goût. Sa seule crainte étoit que l'exemple n'eût quelque influence sur sa petite Bibi : mais elle l'aime d'un sentiment de préférence ; mais la nature , qui l'a créée belle , est chargée seule d'entretenir sa beauté. Elle ne lui

dira jamais de se vendre pour des parures : le plus joli collier feroit tort à son col charmant. S'il lui falloit de l'or ? Il sentit que c'étoit trop raisonner pour un Chien , & que sa femelle n'étoit pas de notre espèce. Il lui connoissoit trop d'ame pour feindre un sentiment ; elle étoit trop fiere pour se mettre à un prix au-dessous de l'amour. L'exemple étoit encore à craindre pour ses enfans. Quand il paroissoit un visage nouveau, on leur disoit, c'est un frere, un parent, un cousin ; mais la courtisane en avoit tant, que la petite Zerbine , plus rusée que son frere , ne se payoit plus de mots. Elle avoit été témoin de tant de chose qu'elle ne connoissoit pas , mais qui lui donnoient tant d'inquiétude , qu'elle suivoit tout ce qui entroit. Il falloit l'adresse de la mere pour la ramener aux

jeux toujours nouveaux que faisoit Pompée. On ne fait pas tout ce que peut l'exemple ; mais ici , il ruina l'éducation la plus vigilante , la plus sage. La dispersion de cette petite famille jette un voile épais sur ce qui lui arriva. Pompée est le seul dont on a pu suivre les aventures. Sa maîtresse , surprise par l'homme puissant & jaloux qu'elle trompoit , est traitée avec le mépris qu'elle s'est attiré : il la livre à d'impitoyables créanciers , qui , ne l'ayant plus pour répondant , viennent fondre sur leur proie. Un capitaine , qui étoit au moment de l'exécution , prend Pompée , qu'il emporte , & laisse sa maîtresse éplorée , sans secours & sans retraite.



---

## CHAPITRE VIII.

*Intérieur de la maison du Capitaine.*

ON n'a jamais bien su si c'étoit par pitié pour Pompée, que le capitaine le sauvoit du désastre général, ou si c'étoit pour ajouter un nouveau trait au malheur de la maîtresse; car il n'aimoit réellement que le plaisir. En rentrant chez lui, il dit à ses enfans, voilà un Chien que je vous donne pour vous amuser, allez jouer. Ils le trouvent fort joli, & l'emportent dans leur chambre.

Le capitaine étoit un bel homme; grand, bien proportionné dans sa taille, entièrement occupé de sa personne, se faisant répéter, par toutes les glaces, qu'il

étoit superbe. Certain de plaire, il se présentoit avec l'assurance de faire tourner la tête; &, quand il éprouvoit du froid ou des rigueurs, il plaignoit réellement la personne qui se refusoit au bonheur de le posséder. Toujours content de lui-même, il se monstroit dans tous les lieux publics, avec la certitude intime de donner des distractions; & si deux dames se parloient quand il jettoit les yeux de leur côté, c'étoit de lui dont elles s'entretenoient. Les hommes devoient de même l'admirer; &, s'ils ne le disoient pas, il voyoit dans leurs regards, ou de l'étonnement, ou de la jaloufie. Voilà ce qu'étoit encore le capitaine, à trente six ans.

Lady Betty, son épouse, étoit une de ces beautés hautaines qui ont eu des amans à tyranniser, & à rebuter. Elle avoit, au

lieu de mérite , de la naissance , & assez de fortune ; elle ne pouvoit être que duchesse , & rejettoit toutes les propositions de mariage , en attendant un duc : il ne s'en présenta point. Les années l'aver-tirent qu'elles effaçoient déjà quelques graces de la jeunesse : elle écouta le capitaine , qui crut triompher du cœur le plus rebelle & le plus fier de l'Angleterre. Elle épousoit un homme qui n'avoit que son emploi pour vivre. La mere , toute la famille s'oposeroent en vain à sa volonté ; elle se maria pour faire enrager tout le monde. Le capitaine crut sa fortune immense , & la détruisit très-pronptement. Maison montée , grand équipage , table , fête , jeu , & une actrice alloient le mettre à l'hôpital , quand sa femme , qui ne l'aimoit plus , cessa de s'engager pour lui.

Il fallut voir ses affaires, & payer. Il ne restoit que le parti d'aller vivre à la campagne : Milady se feroit fait tuer sur le pavé de Londres, plutôt que de le quitter pour la province. Elle se décide à prendre une petite maison à Haymarket, où elle entendra du moins parler encore des plaisirs du moment, si elle n'en jouit plus, & où elle vivra du revenu modique des débris de sa fortune. Elle devient fâcheuse dans son humiliation ; & son mari feroit victime à son tour, si son indifférence ne le sauvoit. Ils ne se voyoient plus qu'à table, & rarement ; car le capitaine passoit sa vie au jeu, & dans des maisons comme celle d'où il rapportoit Pompée.

Les enfans du capitaine étoient deux filles ; l'aînée avoit douze ans : elles étoient confiées à une femme qu'elles appelloient leur

leur bonne ; mais qui étoit réellement cuisiniere & femme-de-chambre de madame. Livrées à elles-mêmes, elles courroient la maison, jouoient, se battoient & se raccommendoient. La mere avoit assez de ses peines, & n'en prenoit aucune pour elles. Le pauvre Pompée passoit des mains de l'une à l'autre ; & souvent on se l'arrachoit, en se disputant : il falloit un miracle pour le tirer de-là ; il se fit.

La mere de Milady étoit une dévote à directeur : elle s'étoit donnée un peu tard à Dieu, parce qu'elle attendit bien des années les hommes qui l'avoient tant trompée, & qui enfin l'abandonnoient. Elle tenoit chez elle assemblée des proférites que faisoit son directeur, & l'on ne sortoit de ses conférences qu'avec le désir brûlant d'amener aux pieds du docteur

quelque novice à former à la sainteté,  
Dans la disette de sujets , la dévote se  
souvint qu'elle avoit deux petites filles;  
elle écrivit à leur mere , que , sensible à  
son malheur , elle se chargeroit d'élever  
ses filles , si elle vouloit les lui donner ,  
sans s'en mêler en rien , & sans les voir.  
La proposition n'apportoit aucune dif-  
ficulté. Elle appelle Sally , & lui ordonne  
de faire un paquet des hardes de ses filles ,  
& de se tenir prêtes à sortir dans deux  
heures. Le capitaine , qui étoit présent ,  
demande ce que signifie cet ordre. — Il  
signifie que , quand on a fait des enfans  
à une femme que l'on a ruinée , il faut  
qu'elle s'en débarrasse. — Voilà , madame ,  
deux torts bien graves : le premier , vous  
avez bien voulu le partager ; & la ruine ,  
ma foi , nous étions de même à deux de

jeu. Mais laissons le passé. Envoyez-vous vos filles à l'hôpital ? — Mon Dieu , non; elles vous attendront. — Madame. — Monsieur. — Vous voulez sans doute vous faire prier. Eh bien ! je vous demande en grace de me dire quel est votre projet ? J'y souscrirai de tout mon cœur , s'il est praticable. — Praticable est bon. Vous êtes trop heureux que maman ait la charité de se charger de vos enfans : voilà sa lettre; je les lui mene , cet après-midi. — A la bonne heure ; faites-lui mes compliments. J'espere que l'on vous reverra , & que vous n'allez pas vous donner , par-dessus le marché , au directeur. — Je ferai ce qu'il me plaira. — Eh bien , cela ne vous plaira pas. Au revoir. Le soir même , les enfans & Pompée coucherent dans leur nouveau gîte.

---

## CHAPITRE IX.

*De la délivrance de Pompée.*

**L**E lendemain on sonne la priere avant le déjeûner ; & la grand'maman vint chercher les petites filles qui prenoient Pompée pour descendre. — Laissez, laissez ce petit Chien ; il vous donneroit des distractions. On le lâche à regret ; il est un instant son maître , & en profite pour courir la maison : il n'y trouve ni à manger , ni compagne à qui s'associer. Il éprouvoit sur-tout , depuis long-temps , l'une de ces deux privations importunes. La porte de la rue étoit ouverte , il apperçoit une personne de sa taille qui s'amusoit à grignoter un os , sous le tuyau d'un lévier ;

il court l'accoster. On lui grince les dents, on le gronde; il veut s'enfuir au logis, se trompe, & monte chez un riche traïtant de l'échiquier. Il rencontre une jolie femme-de-chambre, & lui remue la queue; elle en est ravie, lui demande d'approcher, & le porte à madame, qui venoit de s'éveiller. — Oh! le joli Chien! Venez, mon ami; voulez-vous du bombon? Il les avaloit. Des biscuits? Comme il mange! Il dévore. C'est sûrement un Chien perdu: j'ai bien peur qu'on ne le redemande, je ne veux pas m'y attacher. Mademoiselle Lifette, amenez-moi *Doris*. *Doris* est là, Pompée n'a plus faim; il est près d'elle, il la flatte, il halte, il lui pince la peau, de ces petites dents de devant; elle répond à ses caresses: il voit renaître ses beaux jours.

Un homme court , mais gras , mais frais , tout couvert d'or , entre chez madame , en soufflant , jette sa canne , son chapeau sur un canapé , & se laisse tomber dans un fauteuil . Pompée ne doute pas que ce ne soit un grand seigneur : il étoit fol de la qualité . — Encore un Chien ! Ma foi , je ne crois pas que l'on nous laisse de quoi le nourrir . — M. Mouffetard , que dites-vous ? Qu'est-il donc arrivé ? — On nous sabre , madame ; on nous casse le col . — Il faudra donc réformer notre maison ? — Nous verrons cela . — Recevrons-nous , ce soir , le duc , la duchesse une telle , & leur compagnie ? — Oui , oui ; il faut faire tête à l'orage , & ne pas montrer la corde . — Vous me faites trembler avec cette expression-là : ne parlez donc plus de corde ; de l'orage , à

la bonheur, cela est plus noble, & tout le monde peut y être exposé comme nous.

Pompée vit, tout le jour, de grands laquais à la livrée sur toutes les tailles; & le soir, au salon, des gens dont le valet-de-chambre croit le titre à tue-tête. Il est fermement persuadé de la qualité de ses nouveaux maîtres. Il auroit bien voulu souper en si belle compagnie; mais la femme-de-chambre lui conseilla de venir passer la soirée chez elle, avec Doris, de peur d'être reconnu. La crainte d'être séparé de sa nouvelle amante le décida. Il soupe avec elle; & l'un & l'autre, en attendant le lit de leur maîtresse, s'accroupirent sur un fauteuil d'indienne. Doris s'endormit: Pompée ferma aussi les yeux; mais un valet-de-chambre, dans l'intervalle des services, venoit s'asseoir près de la femme-

de-chambre : ces allées & ces venues réveilloient tout-à-fait Pompée , qui n'y étoit pas accoutumé comme *Doris*. Il entend dire notre maître est ruiné. Que deviendrons-nous , ma chere ? Son traité du charbon de terre & des queues de bœufs , vient d'être cassé. Il s'acheve avec ces soupers & ces fêtes à de grands seigneurs , qui font , de sa maison , le rendez-vous de leurs maîtresses , le mangent , & le tournent en ridicule. Il ne voit rien de tout cela , ni madame non plus , qui eût si bonne pour ses duchesses & leurs amans. Ma foi , mon enfant , il faudroit que tu lui en disses un mot. — Moi ! oh mon Dieu ! non. Elle mourroit demain , si elle n'avoit pas ses grandes dames : & puis , tu fais bien qu'il faut couvrir son allure avec le comte de.... Veus-tu

qu'il vienne seul ici ? Monsieur mettroit le doigt dessus , & nous serions malheureux comme les pierres ; car tu fais , comme moi , que l'on devineroit facilement celle qui aide à conduire l'intrigue . Pompée ne perdoit pas un mot de cette conversation qui étoit assez à sa portée , & se disoit vraisemblablement tout ceci finira mal .

Le lendemain matin , monsieur étoit chez madame , quand on annonce un homme mal vêtu , qui , repoussé par la livrée , ordonne , pour ainsi dire , en maître , qu'on lui ouvre . Dans la crise des affaires , les gens croient que cet homme est chargé de quelque commission secrète , & pressante ; on l'introduit . — Il est bien singulier que ton pere ne puisse pas pénétrer chez toi . Oublié dans ma misere , je t'amene deux neveux que tu laisses sans

pain. — O mon pere! parlez bas; vous allez me perdre. Madame étoit glacée d'effroi, & Pompée bien surpris du discours d'un homme en habits déguenillés, qu'il aboyoit, & qu'il avoit été tenté de mordre. — Où logez-vous, mon pere? j'irai concerter avec vous le parti à prendre pour mes neveux & pour vous. — Pour moi, je ne veux rien. Je me tiendrai au cabaret de la Croix Blanche, dans ton faubourg, jusqu'à ce que tu en aies tiré tes neveux pour leur faire apprendre un métier, ou les placer. C'est de-là que je viendrai te faire rougir au milieu de tes soupers, d'avoir laissé ton pere dans l'oubli, raccommodeant les souliers pour vivre, tes freres, sans secours, & ta mere, qui t'a nourri, mourir de misere. Je t'attends, adieu.

Ah! monsieur , que de malheurs coup sur coup ! Un pere, & un pere d'un état si bas ! Pourrons-nous bien le cacher ? — On en a caché bien d'autres, madame. — Sur-tout que le marquis, notre gendre, n'en sache rien. Mais le voilà. — Un de mes gens vient de m'apprendre une chose assez étrange. J'ai demandé à ma femme si elle connoissoit monsieur son grand'pere ? Elle m'a dit n'en avoir jamais entendu parler qu'à mon laquais, qui nous assuroit qu'il étoit dans l'antichambre , ou chez vous. C'est un savetier , dit-on. Je m'en étois douté ; où est-il ? que je l'embrasse , & que j'acheve de m'honorer de votre alliance. — Voilà un ton de persifflage qui frise l'insolence. Votre laquais est un gueu que vous devriez chasser. — Oui, comme vous avez chassé le papa : c'est un moyen sûr

C vj

pour n'entendre pas long-temps ce qui déplaît : mais quand je chasserois l'homme, la vérité rentreroit sans lui ; il faudra toujours la dévorer. Nous sommes bien malheureux, nous autres gens de qualité, de n'avoir d'autre commerce que celui d'épouser vos filles. M. Mouffetard sortoit, dans sa colere; & madame, qui étoit encore au lit, répondroit avec violence & nos filles, & leurs meres, sont mille fois trop à plaindre d'avoir sacrifié à la vanité de porter vos noms, & le poids insupportable de votre insolence. — Eh bien, madame, ce que vous dites n'en corrigera pas. Tant qu'il y aura des gens comme vous autres, nous aurons leurs filles & leur coffre fort. — Le coffre fort de mon mari sera de sapin. — Eh bien, madame, avant le moment de voir de quel

bois il sera, je vais vous forcer à me rembourser la dotte de votre fille. Bientôt, il seroit trop tard. Le comte de.... a les mains par-tout ici. — Vous êtes, mon gendre, d'une impertinence, d'un odieux à vous jettter ma pantoufle à la tête. — Je me sauve; j'aurois peur que votre pantoufle ne fût un sabot. Madame sonne. Lisette, donnez-moi de l'eau de fleurs d'orange : j'étouffe.

La journée fut terrible. On disoit tout haut que Lisette faisoit entrer le comte chez madame, & que M. Mouffetard étoit ruiné. Le valet-de-chambre & elle décamperent au point du jour, avec leurs effets & Pompée.



## C H A P I T R E X.

*Nouvel événement dont Pompée est  
témoin.*

UNE marchande fruitiere, qui étoit du village de la femme & du valet-de-chambre, les reçut de son mieux, caressa Pompée, & fit serrer leurs effets dans une chambre qu'elle leur louoit. Le même jour, on partit par le coche, & le lendemain on étoit chez de bons paysans, peres ou parens de ce couple adroit, dont l'intention étoit de se marier, & de revenir à Londres lever une boutique de marchandises de modes.

Lisette alla faire sa révérence à la dame du château, qui avoit bien voulu la tenir

sur les fonds de baptême, par représentans, & ces représentans étoient encore des parains & des maraines qu'elle trouvoit dans la livrée. Son intention, en emportant Pompée, étoit de l'offrir à la dame, qui avoit du foible pour les jolis Chiens; elle l'accepta. Il trembloit encore quand elle le prit dans ses bras, il venoit de passer la grille de la cour, entre deux Chiens monstrueux, dont le col lui avoit paru hérissé de pointes de fer, & les yeux jettent des flammes : le bruit de leurs chaînes, celui de leur aboiement, les dents terribles dont ils l'avoient menacé, tenoient encore son cœur timide dans la convulsion du danger. Lisette raconta à madame qu'elle n'avoit plus de condition; que monsieur & madame Mouffetard s'étoient ruinés, qu'elle avoit perdu une

bien bonne place, une bien bonne maîtresse, & elle pleuroit. — Voilà ce qui arrive, quand on s'attache à ces financières ; elles veulent nous contrefaire, nous primer, & elles retombent dans la boue. Si vous vous établissez à Londres, Lifette, je vous protégerai, vous serez ma marchande, & celle de mes amies. Vous êtes bien bonne, madame. — Vous allez dîner à l'office ; revenez me voir avant de partir : je vous remercie du petit Pompée, je vais le donner à ma fille. La fille de Milady avoit seize ans, grande, faite à peindre, elle portoit, avec grace, la plus belle tête du monde. Son ame étoit dans de grands yeux bleus, sous des cilles noirs, qui en adoucisoient l'éclat. Des cheveux blonds marquoient son front de leurs sept pointes, & contrastoient avec

des sourcils en arc qui se perdoient près des tempes. Le nez, la bouche, le menton, étoient les graces mêmes, & l'amour avoit imprimé le doigt où il falloit de petits trous au sourire. Personne n'avoit vu sa jambe, au moment où Pompée devint son favori : son joli petit pied entraînoit l'imagination la plus sage. A tant de beautés, donnes une ame tendre, ô cruel amour! & tu feras mille malheureux. Tu as prévu, je le sais, que, pour lui plaire, il falloit des dons que tu ne prodigues pas. Ne la montre donc qu'à l'heureux Hyacinthe.

Hyacinthe étoit fils du ministre chapelain du château, homme rare, bon pere, bon ami, philosophe sans préjugés, sage par sentiment, & vertueux par principes. Il avoit éprouvé que le vrai bonheur

est dans la pratique de ses devoirs; & ses devoirs étoient de faire pour les autres ce qu'il eût désiré pour lui-même. Sa vertu étoit le sacrifice facile de soi. On lui rendoit bénédiction pour le bien qu'il faisoit. L'amitié, la confiance, la vénération étoient le tribut de tous les cœurs. La maîtresse du château l'honoroit, & prenoit ses conseils : il l'avoit guidé dans l'éducation de Betzy Chester, sa fille unique, & il n'avoit pas dédaigné de lui servir de maître dans les premières difficultés de l'étude, pour les lui faire vaincre en jouant. Il avoit associé aux lectures, aux leçons latines & françoises, Hyacinthe, son fils unique, qui étoit l'image fortement prononcée d'une femme adorable qu'il avoit perdue. Il leur avoit développé les ressources de la philosophie,

la puissance de la morale , & l'expérience de l'histoire. Il égayoit ses leçons par la physique , & les amusoit de l'histoire naturelle. Tant de douceurs dans ses maximes , tant d'amabilité dans l'expression , tant de pureté dans ses sentimens , avoient porté le charme de la vertu au fond du cœur de ses jeunes élèves , & l'ignorance du mal les retenoit dans l'âge d'or. Tout ce qui pouvoit plaire étoit imaginé , fait & reçu , avec le bonheur de la jeunesse qui jouit ; & leurs cœurs se rencontroient encore dans des désirs innocens. Ils croyoient que la vie du moment seroit celle de tous leurs jours ; ils sentoient déjà qu'ils n'en voudroient point d'autre. Betzy avoit seize ans. Maman lui dit un jour que son mari , en mourant , l'avoit destinée en mariage à son cousin le

duc de Grafften. Il me fait demander la permission de venir ici; vous le verrez, Betzy. Elle rougit, sans bien savoir pourquoi; puis jeta les yeux sur Hyacinthe qui la regardoit, & pâlissoit. Ils sentirent leur cœur souffrir pour la premiere fois: l'amour se déclaroit. Hyacinthe sort, & va gémir renfermé. Betzy achieve sa journée dans une agitation qu'elle ne conçoit pas: ce Lord & Hyacinthe sont toujours prononcés dans sa pensée. Le lendemain ne fut pas, comme autrefois, une continuité de beaux jours. On désiroit, mais on tremploit de se revoir: on avoit des millions de choses préparées à se dire; mais, quand on se vit, la parole expiroit sur les levres. Interdits & confus, ils se jettoient un regard à la dérobée; mais ils se surprisent en pleurs, & s'entendirent

trop bien. Le Lord arriva, tout fut perdu. Hyacinthe au désespoir, n'ose confier son secret. Ce qu'il sent bien, est qu'il faut mourir, plutôt que de déclarer à Betzy le sentiment qui le tue. La distance du rang est un obstacle insurmontable. S'il n'a pu résister à l'amour, il faura le vaincre, & fuir. Il laisse, sur sa table, une lettre pour son pere, baise le seuil de la porte, & s'enfuit à grands pas.

Le bruit de cette fuite avoit précédé l'arrivée du pasteur au château : sa désolation confirmoit ce malheur. Betzy qui étoit accourue au-devant de lui, tombe dans ses bras, & se meurt ; on lui donne les secours les plus prompts ; elle revoit le plus malheureux des jours. Une fièvre brûlante l'avoit saisie ; sa mort n'étoit qu' retardée,

Cette fuite d'Hyacinthe, l'état de Betzy, apprenoient à la mere ce que savoit depuis une heure, le ministre. Elle le regarde; il baisse les yeux. — Pasteur, je ne vous fais pas l'injure de soupçonner que vous ayez été instruit. — Madame, voilà ce que m'apprend mon malheureux fils, en fuyant.

“ Je me déchire l'ame en vous quittant,  
“ ô le meilleur & le plus tendre des peres!  
“ Mais la vertu commande, & l'honneur  
“ le veut. Je sens que j'en mourrai; mais  
“ ma vie & ma mort auront été dignes  
“ de vous.

“ Milady Betzy, l'objet des complaisances de mon cœur, depuis mon enfance, est celle que ce cœur adore en secret. Je n'ai pas été le maître de ma passion; je n'ai pu, & ne pourrai jamais m'en guérir: elle l'ignore, mon pere.

» Jamais je ne me suis permis un mot,  
» un seul mot. Il m'en a bien coûté; mais  
» enfin, je ne l'ai pas dit, ce mot que je  
» ne me pardonnerois jamais : c'est à vous  
» seul que je le confie. Dites que vous  
» m'avez envoyé acheyer mes études à  
» Oxfordt : j'irai; mais je ne fais encore  
» où j'irai. Promettez-moi bien que ma-  
» dame n'en saura jamais rien. Mon dieu,  
» si j'étois cause qu'elle eût une peine!  
» si je l'affligeois! elle qui m'a comblé  
» de tant de graces, je me croirois un  
» monstre. Vous, mon bon pere, vous  
» me pardonnerez. Comment puis-je  
» m'éloigner de vous? Mais ce n'est pas  
» vous que je fuie : j'emporte votre image  
» dans mon cœur, & vos principes dans  
» mon ame. Ai-je bien ou mal fait de  
» m'abandonner? Si j'étois resté, je n'au-

» rois pu me cacher; & si l'on avoit su  
 » ce que je vous dis, ô mon pere! je  
 » serois mort sur la place. Donnez-moi  
 » votre bénédiction; je fonds en larmes;  
 » je ne vois plus ce que j'écris. »

Pasteur, effuyons nos pleurs; montons  
 chez ma fille. L'accès étoit violent, la  
 tête perdue, le médecin faisoit faire une  
 saignée. Betzy ouvre les yeux, apperçoit  
 sa mere, lui sourit, & pleurt en voyant  
 le pere d'Hyacinthe. — Ma chere fille,  
 prends courage; le Lord n'est plus ici.  
 — Il n'y est plus? — Non. Je l'ai prié  
 de ne plus penser à toi. — Ma mere.  
 — Mon enfant, tranquillises-toi; tu as  
 une bonne mere, elle ne gênera jamais  
 ton inclination. — Maman, vous êtes la  
 bonté même.

Milady ramene le pasteur dans son  
 boudoir

boudoir , lui prend la main , & lui demande s'il l'a bien entendu. — Madame , vous avez voulu calmer Milady Betzy. — Oui ; & demain je la comblerai de joie , si elle est en état de la soutenir. Envoyez courir après votre fils , il ne peut être loin , allez-y vous-même , & l'amechez à sa mère , à moi. Le pasteur se jette à genoux. — Relevez-vous , homme vertueux , vous aurez votre récompense , & votre fils la sienne. Que le ciel me rende ma Betzy , & je la lui donne. Courez , vous ne pouvez être assez tôt ici. Le pasteur dit un mot : tous les jeunes gens du village se répandent dans les différentes routes , les uns à pied , les autres à cheval ; lui-même est déjà aussi loin qu'eux. Il s'informe , point d'indices certains. Un bûcheron dit avoir vu un jeune homme

s'enfoncer dans cette route de la forêt; le pere la prend & la suit. Le bruit de son cheval au galop frappe l'oreille attentive & timide d'Hyacinthe, qui quitte la route, & se cache dans le fort du bois; mais il a été apperçu, & le nom de fils qu'il entend prononcer d'une voix forte, le saisit, & l'arrête malgré lui. C'est son pere; il se jette à ses genoux, & se sent pressé sur son sein. Reviens, cher enfant, tu as trouvé grace dans l'ame de madame, elle fait tout, & t'attend. — Oh Dieu ! & Betzy ? — Betzy étoit hier à la mort. — A la mort, mon pere: — Tu la lui donnerois, si tu tardois d'un moment; juges si tu es aimé, si tu es heureux.

Deux jeunes gens du village arrivoient presque en même temps que le pasteur: l'un d'eux, donne son cheval à Hyacinthe,

qui, pour trop sentir, ne pouvoit s'assurer de la réalité de son retour au château. — Voilà, madame, ce fils que vous daignez pardonner. Hyacinthe tombe à ses genoux, & ne trouve plus de forces pour se relever : il étoit inanimé, & s'évanouissoit. Cette réponse étoit bien au-dessus de tout ce qu'il auroit pu dire. On le secoue, & son pere ne le quitte plus. Les deux mots de la veille avoient fait renaître l'espoir dans l'ame de Betzy ; elle étoit beaucoup mieux. Son mal du moment étoit l'inquiétude sur le sort d'Hyacinthe ; la rassurer étoit la guérir. Sa mere, en entrant chez elle, est radieuse de joie : Betzy, qui interrogeoit son visage, prend de l'espoir, & est prête à l'interroger elle-même, mais elle n'ose. Madame, qui lit dans son ame, & qui

lui voit le désir & la force de l'entendre ;  
lui dit , Hyacinthe est de retour ; il est  
chez son pere , mais un peu fatigué. Betzy  
jette un cri sourd , se couvre le visage de  
ses mains , & fond en larmes. — Pleurez  
ma fille , mais pleurez de joie : je les tar-  
rirai , ces larmes , je les effacerai de mes  
baisers , reçois-moi dans tes bras ; presse  
mon sein . Tu seras heureuse , ma fille ,  
Hyacinthe est à toi. Entrez Pasteur , ame-  
nez - moi votre fils. Ma fille , voilà ton  
mari. Hyacinthe , plus mort que vif , est  
à genoux , près du lit de Betzy , il tient ,  
dans sa main mal assurée , une main aussi  
tremblante ; & leurs yeux , qui se ren-  
contrent , se reportent vers le ciel , vers  
leurs parens , pour retomber sur eux-  
mêmes , & s'y fixer. — Hyacinthe , tu as  
le prix de la vertu , je te donne Betzy.

Le lecteur aura été un peu inquiet de Pompée; je puis assurer que l'on en a eu toujours le plus grand soin: on le promenoit souvent au parc & à la campagne. Il setoit encore au château, aussi heureux que ses jeunes maîtres, sans une distraction du laquais, qui l'avoit mené sur le grand chemin, le jour que tout le village étoit ou à la recherche d'Hyacinthe, ou sur les avenues, pour en parler, & le voir arriver. Pompée se promenoit devant la poste aux chevaux, où se relayoient deux voitures: un laquais, qui alloit monter à cheval, voit Pompée sans maître, le prend, & le jette, sans être apperçu, dans la voiture de suite des femmes-de-chambre, qui rioient de la peur qu'elles en avoient eue, quand les postillons fouettoient & partoient.

## C H A P I T R E X I.

*Histoire de deux Amis.*

POMPÉE fut trouvé fort joli, & passa rapidement des mains d'une femme-de-chambre, dans celle d'une seconde plus jeune, plus vive, plus caressante, qui lui donna cent baisers dans un clin d'œil. La première le reprochoit, lui frottoit vite une oreille, puis l'autre, & lui disoit mille choses apparemment tendres qu'il n'entendoit pas. Elles parloient françois, & il étoit devenu Anglois. Le laquais qui l'avoit volé, courroit à la portiere, & parloit très-haut, mais Pompée n'y comprenoit pas davantage. Il rendoit caresses pour caresses, & répondoit de la queue,

son seul signe interprétatif. On arrive le même jour à Londres. La dame, qui descendoit de la voiture, n'étoit pas encore dans son appartement de l'hôtel garni, qu'on lui avoit déjà donné Pompée, & conté son aventure. Un cri de joie en le recevant, des caresses aussi précipitées, tout lui dit qu'il étoit encore une fois heureux, mais sans savoir par qui. Un beau jeune homme, plein de graces, parut dans l'appartement quelques minutes après ; il lui avoit fallu ce temps-là pour donner ses ordres : c'étoit le mari de la nouvelle maîtresse de Pompée. On ne lui laissa pas demander l'aventure du Chien qu'il admirroit ; il la sut en s'asseyant près du feu. Pompée trouvoit que cet homme portoit, sur une figure intéressante, quelque chose du sérieux Anglois, & le regardoit parler,

mais il ne le comprit pas non plus. Il fut bien autrement étonné, quand il entendit les femmes-de-chambre, les laquais, qui apportoient les paquets, ou les arrangeoient dans l'appartement, parler haut, & tous à la fois, comme si leurs maîtres n'y eussent pas été; mais sur-tout les mots de, madame veut-elle ci, madame veut-elle ça? mettra-t-elle ci? mettra-t-elle ça? se répéterent si souvent, que Pompée les retenoit sans les comprendre.

Ces maîtres nouveaux étoient le marquis & la marquise de Saint-Géran, mariés depuis dix-huit mois, dignes l'un de l'autre par des qualités rares, & par leur vertu.

Saint-Géran avoit été élevé au collège avec le comte d'Arincourt : des rapports de caractère les avoient liés d'amitié dès

l'enfance. La douce habitude de se faire part de leurs désirs, de leur projet de jeux, avoit ouvert leur ame à une confiance absolue que le temps ne détruit jamais, & qui devient sans bornes, dans l'âge où l'on est en état de s'apprécier, & de se voir réellement digne l'un de l'autre : leur sentiment étoit l'amitié vraie, l'amitié pure. Tous deux de la même province de France, leurs parens se connoissoient & se voyoient. L'oncle de Saint-Géran, mestre-de-camp d'un régiment de dragons, lui donna une enseigne, quand le temps vint de servir. Il alloit être séparé de son ami; il demanda pour lui la même grace, & l'oncle la fit obtenir : ils ne doivent plus se quitter dans cette nouvelle carrière. Ils se font chérir par de l'amabilité, estimer par leur franchise, & respecter par une

fermeté que l'on éprouveroit, en touchant à l'honneur de l'un ou de l'autre. Le colonel leur faisoit voir la meilleure compagnie.

Tous deux d'une figure intéressante, & sur-tout d'une douceur qui annonçoit la même ame, ils apportoient, avec de l'esprit & des connoissances acquises, des talens agréables qui les faisoient recevoir & rechercher avec empressement. On ne pouvoit convenir d'une qualité dans l'un d'eux, sans retrouver à la louer dans l'autre. D'Arincourt touchoit délicatement du clavecin, & Saint-Géran avoit la voix la plus tendre, avec autant de goût que son ami : s'ils s'accompagnoient, ils ravissoient. Leur modestieachevoit d'enlever tous les suffrages, & leurs graces touchoient tous les cœurs.

La maison qu'ils fréquentoient le plus

ordinairement, étoit celle du président d'Arteuil, homme profond, philosophe, aimable, mêlant les agréments de la société aux charmes de l'étude, & aux devoirs de son état. Madame d'Arteuil, jeune encore, tenoit sa maison avec cette grace que donne l'envie de plaire, & cette facilité qu'apporte un grand usage du monde. Le seul gage de leur amour étoit Henriette âgée de dix-sept ans, plus jolie que belle, portant le cœur le plus sensible sous les dehors touchans de la timidité & de la modestie. Elle avoit de l'instruction que quelques réponses obligées faisoient deviner, & des talens qu'elle ne pouvoit cacher. L'habitude de pincer de la harpe, & de chanter en société, qu'elle avoit contractée de bonne heure, lui donnoit l'assurance de faire sa partie

dans les concerts des deux amis. L'attention qu'ils avoient de sacrifier leur amour-propre au désir de la faire briller, étoit parfaitement sentie; mais la voix de Saint-Géran avoit pénétré & touché son cœur; il étoit pour lui. Il falloit que lui-même l'adorât, pour deviner son bonheur; car d'Arincourt n'éprouvoit aucune indifférence. Les parens attentifs, virent bientôt les progrès que faisoit la passion des jeunes amans. L'oncle en parla à son neveu, la mere à sa fille : l'aveu de l'un, le silence de l'autre, firent penser à se proposer mutuellement leur union ; tout étoit fortable, elle fut arrêtée.

Quelques jeunes gens de leur régiment, jaloux du succès de deux amis, ou peut-être simplement légers, se permirent des propos sur la maison du président. L'un

d'eux , plus étourdi , alla jusqu'à dire à d'Arincourt , en pleine table , que Saint-Géran lui avoit enlevé madame d'Arteuil & sa fille . — Voilà un propos fort indiscret , mais qui doit tomber par sa fausseté . — Sa fausseté . — Pardieu , Saint-Géran lui-même l'a dit . — Oh ! pour cela , je soutiens que non . — J'en ai donc menti ? — Je vous réponds que Saint-Géran ne l'a pas dit . — Je vous entends . Le bruit de ce démêlé vint aux oreilles des chefs du corps , qui , indignés du mensonge de l'agresseur , l'envoyerent en prison . Ses partisans dirent tout haut qu'on le sacrifioit à la faveur que devoient trouver le neveu du colonel & son ami . Le coupable en prison , soutenoit , dans sa colere , & par entêtement , ce qu'il avoit hasardé , & y ajoutoit même des propos offensans

de Saint-Géran contre d'Arincourt. Les lieutenans s'assemblerent , & déciderent qu'il falloit que les deux amis se battissent , ou que l'on se refuseroit à manger avec eux. Les chefs de cette assemblée furent mis aux arrêts. Leur ressentiment passa dans l'esprit de tout le corps , & le colonel avoit à les punir tous , pour empêcher le résultat malheureux de leur volonté.

Les deux amis , au désespoir , étoient regardés dans le régiment comme des gens déshonorés : on leur refusoit le salut. Il falloit qu'ils se battissent , pour se réhabiliter dans de mauvaises têtes. La défense , sous peine de cassation , de réveiller cette affaire , devint impuissante dans ce moment de fermentation. Quatre lieutenans vont prendre Saint-Géran , & le conduisent sur le pré , où quatre autres avoient

amené d'Arincourt. Les deux amis se jettent les bras au col, se baignent dans leurs larmes, demandent à genoux, à leurs témoins, de les tuer, & ne leur paroissent que lâches. D'Arincourt, offensé de tant de mépris, dit à Saint-Géran : Mon ami, montrons que nous savons mourir. L'épée à la main, & perçons-nous du même coup.

— Non, d'Arincourt ; mais voilà mon cœur : il le montrroit, en arrachant ses habits, & en baissant son épée. Frappes, te dis-je, car jamais ce fer ne rencontrera celui de mon ami. — Jamais cette épée ne percera Saint-Géran. Mais vous, qu'un faux point d'honneur rend barbares, apprenez que la crainte de la mort n'entra jamais dans mon ame, & que je fais mourir. Il se jette sur la pointe de son épée, & tombe. Saint-Géran n'est pas assez

prompt pour empêcher ce coup fatal ; il retire le fer du sein de son ami ; &, dans son désespoir , il se perce à leurs yeux. Les témoins , étonnés de tant de grandeur d'ame , sont saisis de pitié ; ils les emportent , & leur font donner les secours les plus prompts.

L'oncle de Saint-Géran artivoit avec le chirurgien-major du régiment. Il oublie tout ce qu'il a à dire , tout ce qu'il a à demander , fait retirer les officiers , sans les entendre , & voit sonder son neveu , & son malheureux ami. Il cherchoit , dans les yeux du chirurgien , la réponse qu'il lui falloit pour vivre , ou se désespérer. Il entend dire : La plaie de Saint-Géran n'est pas mortelle , & je crois pouvoir répondre de la vie de d'Arincourt.

Les officiers , qui avoient été témoins ,

rentrés dans la ville, venoient d'apporter la nouvelle & le détail effrayant de cette aventure, qui, répandue, se communiqua bientôt chez le président. Ce fut un coup de foudre. Sa femme & lui volent, sur le champ, au lieu où sont transportés les deux amis. Spectacle horrible! ils voient baignés dans leur sang, deux hommes, dont l'un étoit leur fils d'adoption. On se demande, à voix basse, ce qu'il y a à craindre; on répond par ce qu'il y a à espérer. La présidente, un peu rassurée, pense à sa fille, qui doit être à la mort. Elle recourt vers elle, la trouve sans connoissance, lui donne, avec tous les secours, plus d'espoir sur la vie de Saint-Géran, qu'elle n'en a elle-même; lui promet de l'amener pour lui rendre des soins, si-tôt qu'il seroit en état de la revoir sans dan-

ger pour sa vie, & la quitte un peu remise pour le moment, en lui laissant l'espérance du lendemain. Elle retrouva Saint-Géran les yeux ouverts, mais égarés, & passa chez d'Arincourt, encore sans mouvement. Le premier appareil levé devint une certitude. Leur premier mot fut d'interroger sur le sort de son ami. On les calma par la joie que l'on montrait.

Henriette pouvoit paroître le lendemain. Saint-Géran y étoit préparé, & la force étoit bien recommandée à la trop sensible Henriette. — Je viens vous servir, & ne plus vous quitter, Saint-Géran. — Une émotion trop forte, & un torrent de larmes étouffèrent la réponse. Jamais premiers devoirs ne furent plus sensiblement rendus & reçus. Leur cœur s'éprouvoit pour se donner à jamais.

L'entrevue des deux amis fut une scène touchante & forte, que les ames élevées & sensibles se représentent sans la lire.

Honteux de son mensonge, l'officier en prison se sauva, pour n'être plus vu de ses camarades, qui l'avoient en horreur. Tout le régiment vint en corps féliciter les amis sur le retour de leur santé. Les jeunes vouloient un pardon; ils reçurent des embrassemens.

Le temps rétablit absolument les forces; & le mariage d'Henriette avec Saint-Géran, ramena le bonheur. C'étoient ces époux vertueux & sensibles que Pompée voyoit passer à Londres, pour rejoindre d'Arincourt, que la mort d'un parent fort riche y avoit appellé très-précipitamment. Il le vit entrer, ce d'Arincourt, se jettar au col d'Henriette, dans les bras de son

ami, & pressé par toi les deux à la fois ; accablé de baisers qu'il rendoit ; tous trois pleurant de joie , & Henriette entraînant son ami sur un siege , à côté d'elle , pour lui parler , pour l'entendre , s'il est possible . Vous pouvez être incertain , Pompée , sur le vrai mari ; mais vous , le symbole de l'amitié , de la fidélité , vous croirez facilement à la vertu d'Henriette , comme y croit Saint-Géran .



---

## CHAPITRE XII.

### *Egarement de Pompeé.*

MILLE gens vont & viennent dans un hôtel garni. Les portes ne restent fermées que des instans. Vingt Chiens passent & s'égarent d'une antichambre à l'autre, en cherchant leurs maîtres, marchands & ouvriers, qui les ont menacé, s'ils osoient pénétrer jusqu'à l'appartement, où ils apportent eux-mêmes déjà trop de boue. Cinq ou six de ces Chiens crottés avoient paru à Pompeé d'un trop mince aloi pour lui faire faire quelqu'attention; mais une petite levrette blanche, qui étoit de la maison, l'attira invinciblement dans le corridor, lui fit monter un escalier, at-

rendre à une porte, qu'elle se fit ouvrir par quelques petits coups de voix, & passer dans l'appartement. Pompée, présenté par Minette, fut reçu en ami de la maison. Deux femmes en déshabillé du matin, les cheveux épars, qu'un peu de sommeil avoit rafraîchies, se disent, en voyant Pompée, ma reine, nous aurons chacun le nôtre.... Saint-Jean, si l'on redemande ce Chien dans l'hôtel, dites que vous ne l'avez pas vu, & ne laissez entrer que mademoiselle Dorothée, & mademoiselle Luce.

On apporta le café. Pompée & Minette mangèrent de petits morceaux de pain dans la crème sucrée. On commença la toilette; elle laissa à Pompée deux grandes heures à n'être pas distract de sa petite Minette, & l'on n'avoit encore mis que

son chapeau au ballon, quand, du cabinet, les dames rentrèrent dans la chambre à coucher, où il étoit resté. Il chercha long-temps les visages qu'il avoit vus au déjeûner; il fallut se contenter d'en appercevoir quelque chose, & reconnoître ses maîtresses, comme au bal masqué. L'heure pressoit; on se fit lacer, ferrer & resserrer encore un peu. Les robes à la turque descendirent en diminuant la taille, & flotterent. Des fichus bien bouffans acheverent l'essentiel de la parure.

Dorothée & Luce sont à la porte, dans une remise, & attendent nos deux dames, qui vont dîner chez une amie. Pompée & Minette, cachés sous des pelisses, descendent, & ne se revoient qu'en voiture.  
— Le joli Chien! — On me l'a donné ce matin. — J'espere que ce n'est pas un

homme. — Un homme! Oh! je ne veux rien d'eux. — Notre dîner sera divin. Imagine-toi que madame Orgon a trouvé moyen d'avoir la charmante, la délicieuse madame du Pré. Ce que l'on disoit, alloit devenir plus claire; mais on étoit arrivé. La compagnie se chauffoit au fallon; deux heures sonnoient, & l'on n'attendoit que nos dames pour faire servir. Elles sont averties, & passent à la salle à manger. La dame invitée est surprise de voir tout éclairé, en plein jour, des bougies sur la table, aux bras de cheminée, & sur les consoles; les volets & les rideaux fermés, & les cabinets qui communiquent, rendant la lumiere foible & douce d'une seule bougie. Ignorante, elle dit à madame Orgon, son ancienne amie, mais autrefois vous ne dîniez pas aux lumières. — Autrefois

trefois j'avois un mari ; il falloit plier sous ses volontés les plus déraisonnables. J'ai désiré, toute ma vie, que mes dîners soient des fêtes : celui-ci en est une , puisque nous vous possédons , & nous avons voulu vous voir dans tout votre éclat. Elle ne comprend pas, ne répond rien , & s'affied. Une femme avec qui elle devoit faire connoissance , s'occupe attentivement d'elle , lui fert les morceaux les plus friands , vins fins , & champagne mousseux à l'entre-met , muscat & marasquin au dessert. Les propos les plus gais , les plus libres , & la petite chanson libertine : tout cela n'étoit qu'un peu fort , & la femme honnête n'y comprenoit rien , mais absolument rien. On donne le café ; c'étoient toujours des femmes qui avoient servi , & qui servoient encore ; l'une d'elles , chargée d'une cor-

beille remplie de bouquets, la porte à la ronde ; toujours une dame en prenoit deux, & en plaçoit un à sa voisine. Celle qui étoit près de madame du Pré, lui présenta le sien, le plaça un peu librement, lui pressa la main, & la baifoit, en se jettant à ses genoux; quand enfin elle se rappella ce qu'elle avoit entendu dire, ce qu'elle n'avoit jamais pu croire, ce qui n'est peut-être pas; mais la crainte l'emporta sur la raison ; elle repoussa cette femme égarée, & se sauve.

Pompée, qui, en dînant, avoit cru souper, croyoit aussi certainement être à minuit, & dormoit, quand le bruit de cette fuite le réveilla. Trop discret pour vouloir tout entendre, tout voir, il se rendormit jusqu'au moment où l'on devoit l'emporter; mais on l'avoit oublié.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Le mariage de raison.*

POMPÉE avoit le malheur d'être toujours mené en voiture ; &, une fois égaré, il ne pouvoit jamais retrouver la maison de ses maîtres. Il regrettloit la sensible madame de Saint-Géran, & il courroit triftement les rues, dans l'espoir de se reconnoître, quand, poursuivi par un polisson, qui avoit déjà manqué deux fois de le saisir, il se réfugia dans un hôtel, où le respect & la crainte arrêterent son ennemi devant la loge du suisse, tandis que lui, sans être apperçu, entroît, tout hors d'haleine, dans l'antichambre du maître de la maison, auquel on le présenta. — Quel

E ij

diable veux-tu que je fasse de ce Chien ?  
Vas le porter, de ma part, à madame,  
en lui faisant mes complimens. — Jacques  
prit Pompée, & fut s'annoncer de  
la part de monsieur. — Qu'est-ce qu'il  
me veut ? faites entrer. — Madame la  
duchesse, c'est un joli petit Chien que  
monseigneur vous envoie. — A moi, qu'il  
m'envoie ! La chose est plaisante : il y a  
trois mois qu'il ne m'a donné signe de  
vie, & aujourd'hui il s'avise de me faire  
un présent ! Oh ! il faut reconnoître cette  
attention. Lifette, n'y auroit-il pas ici  
un chat ? — Madame, il y en a tout  
plein à la cuisine. — Que l'on m'en ap-  
porte un. Prenez ce chat, Jacques ; por-  
tez-le, de ma part, à monsieur, & dites  
que je lui fais bien mes complimens. Le  
duc trouva fort plaisans la réponse, &

le retour à son cadeau ; il rit beaucoup ;  
& le chat s'enfuit à sa cuisine.

Madame racontoit cette petite aventure à Lady Sophie, sa fille unique , en lui donnant Pompée; elle le trouva charmant ; mais l'histoire ne la fit pas sourire.

Sophie étoit belle; elle l'ignoroit, ou ne vouloit pas le savoir. Sensible à l'excès , elle voyoit tout le malheur de l'indifférence de ses parens ; leur désunion fairoit faire des réflexions qui lui donnoient une expérience anticipée de l'état du mariage , & l'indisposoient contre les hommes. Devenue l'amie de sa mere , elle étoit sa confidente , & témoin malheureuse des défaillances de son pere , qu'il ne prenoit plus la peine de cacher. Elle sentoit , mais fans le dire , qu'un peu de légéreté dans sa mere , avoit pu donner lieu à un premier réfroi-

dissément. Elle formoit son caractère au sérieux, & son esprit à raisonner l'action. Il falloit tous les jours se présenter chez ce pere, qui, dans le même hôtel, avoit sa maison à part. Il falloit, en entrant, effacer le sombre de ses pensées, & montrer un visage gai, ou du moins satisfait. Il en coûtoit beaucoup à Sophie ; mais elle ne pouvoit vouloir déplaire à son pere. Le premier mot, après le bon jour, fut le trait de madame, qui lui avoit renvoyé un chat, & il l'adapta au vieux proverbe. A propos, ma fille, voilà vingt fois que les Hartley m'écrivent pour me demander si tu veux le jeune baronet, qui doit hériter de leur titre, & sera fort riche? J'ai toujours oublié de leur répondre, & de t'en parler. Je vais leur dire de me l'envoyer; le parti est bon. N'es-tu enti-

chée de personne? car tu vois beaucoup de monde chez ta mere. Je te conseille de ne pas te monter la tête pour aucun individu de sa société : je t'avertis que tu n'aurois pas mon agrément , & que ta plus grande fortune vient de mon chef. Si Hartley te convient , tu seras mariée avant la fin de ce parlement-ci. — Mon pere, vous connoissez mon respect & mon obéissance : permettez-moi de vous représenter que je me trouve heureuse entre vous & maman. Cet état de liberté me paroît préférable à tout autre. Ma vie coule délicieusement dans des heures marquées pour l'étude & pour différentes occupations qui remplissent tous mes désirs. Si votre bonté éroit que je continuasse à vivre pour vous , & près de vous , mon bonheur seroit au comble. — Voilà un

refus bien tourné pour les Hartley. Tu penses aujourd’hui ce que tu ne penseras pas demain. S’il vient, il faudra le voir : tout ce que je puis faire, est de te donner le temps de le connoître. Adieu, ma fille ; il faut que je sorte.

La mère, de son côté, avoit fait différentes propositions ; mais l’exemple de ses malheurs étoit toujours le texte des réponses & du refus de Sophie. Affermée dans sa prévention contre les hommes, par tout ce qu’elle leur entendoit hasarder dans la conversation, elle savoit encore que les loix leur donnent une puissance illimitée sur la femme ; qu’ils ne veulent point cette égalité qui feroit le charme de leur union ; qu’ils commandent l’amour & la fidélité comme des devoirs dont ils se sont dispensés. Elle sentoit trop la

dignité de son ame , pour jamais l'asser-  
vir ; & , ferme dans ses principes , elle  
vouloit être l'égale de son mari , ou rester  
libre.

L'amour se riait de cette résolution ;  
& l'attendoit avec impatience depuis long-  
temps. Le Lord Abrington , qui venoit de  
faire le tour de l'Europe , fut amené chez  
la duchesse , & présenté à Sophie. L'en-  
trevue fut honnête , mais de toute indiffé-  
rence ; elle le rangeoit dans la classe ordi-  
naire des autres hommes , & ne levoit pas les  
yeux sur lui. On le questionna beaucoup ;  
il répondroit modestement , & avec esprit.  
Une dame lui demanda si les femmes , en  
France , étoient aussi jolies & aussi aimables  
qu'on le disoit. Oui , madame , elles  
sont très-jolies , & beaucoup moins aimées  
qu'aimables. Sophie ne put s'empêcher de

le regarder, & de désirer qu'on le fît s'expliquer. — Comment donc, moins aimées qu'aimables! — J'entends de leurs maris; cependant, ce sont les moins tyrans des hommes. J'ai vu toute l'Europe, & partout votre sexe asservi. Si vous-mêmes, mesdames, régnez ici par la beauté, convenez que votre empire ne dure jamais plus long-temps que l'illusion qui vous le donne. — Mais, monsieur, savez-vous bien que vous êtes le seul homme qui se soit permis de parler pour nous, contre lui-même. Sont-ce bien là vos sentimens? & marié, les conserverez-vous? — Je saurai, madame, me mettre dans l'impossibilité de jamais détruire mon bonheur en me mariant. Sophie, plus étonnée que personne, trouvoit un charme inexplicable dans le rapport de cette façon de

penser à la siegne. Mais Abington, venant faire sa cour à la duchesse, qu'il savoit victimée par son mari, pouvoit, sans s'engager à tenir parole, se parer d'un sentiment particulier qui devoit plaire, & le faire recevoir avec une distinction marquée; & Sophie ne se sentoit que disposée à l'entendre avec plaisir, dans les visites qu'il demanda la permission de réitérer.

Abington avoit vu Sophie, avant d'entreprendre ses voyages; il avoit emporté la douce impression de ses charmes naissans: sa sensibilité, dont il avoit été témoin, au moment de la rupture ouverte du duc & de la duchesse, l'avoit touché, & jamais l'image de Sophie ne s'étoit effacée. De retour, il avoit appris son éloignement pour le mariage, & jugé que l'exemple du malheur l'avoit effrayée, & fait penser

comme il pensoit lui-même. Ce rapport d'opinion, le sentiment tendre qu'il portoit dans l'ame, ce désir du bonheur qui nous maîtrise, tout l'amenoit aux pieds de Sophie. Ses visites furent fréquentes, & devenoient toujours plus agréables ; mais Sophie étoit trop en garde pour se livrer au sentiment qu'il lui inspiroit. Abington avoit demandé à la duchesse la permission de rechercher Sophie en mariage : la réponse avoit été, qu'il falloit l'obtenir d'elle-même. Il voyoit parfaitement que des promesses, des sermens dans sa bouche, ne seroient que des mots, qu'il falloit l'instruire de son projet de bonheur. Presque certain qu'il ne déplaisoit pas, il demanda un entretien particulier : Sophie, qui l'aimoit, qui désiroit l'entendre, n'osa cependant l'accorder. Il écrivit.... « C'est

» sur la permission que j'ai demandée à  
» madame votre mere , trop aimable So-  
» phie , que j'ose vous supplier de lire ce  
» que vous ne m'avez pas fait la grace  
» de vouloir entendre. C'est de vous-  
» même qu'il faut vous obtenir : je tremble  
» que ma témérité ne déplaise ; mais mon  
» intention , mais mes sentimens pourront  
» trouver grace devant la raison & la  
» bonté. Je ne vous jure pas un amour  
» éternel , Sophie ; mais j'affirme que je  
» vous aime , que je veux , & que je crois  
» vous aimer toute ma vie. Je sens que  
» mon cœur , qui se donne librement à  
» vous , ne peut être asservi par d'autre  
» loi que la vôtre. Je veux , dans le ma-  
» riage , vous laisser la liberté qui con-  
» titue le bonheur durable. Le contrat  
» qui m'uniroit à vous , belle Sophie ,

» porteroit un acte de séparation dont  
 » vous me puniriez, si j'avois le malheur  
 » de vous déplaire. Votre fortune restera  
 » votre propriété absolue. Le bonheur,  
 » sage Sophie, est de ne dépendre que de  
 » son cœur. Votre réponse sera la vie où  
 » le désespoir d'Abington. »

Sophie careffoit Pompée, quand elle reçut cette lettre; il lui baisoit une main, tandis qu'elle lisoit : c'étoit la disposer à croire à la vérité d'un sentiment tendre. Son pere envoyoit l'avertir de passer chez lui : elle y parut avec l'embarras de la timidité, qui croit que l'on doit deviner ce qu'elle taît. — Les Hartley, pere & fils, sortent d'ici : ont-ils été chez ta mere? — Non, mon pere. Elle trembloit. — Eh bien, nous étions en pour-parler. Ils veulent trois mille livres sterling pour dot, ou

sinon rien de fait. Je leur en ai offert quinze cents; mais je me suis refusé à leur en accorder la propriété qu'ils demandoient, en cas de mort sans enfans. On a bien de la peine à marier les filles. Il changea de propos; &, après des choses indifférentes, il la renvoya, en lui donnant un baiser au front.

Sophie entre chez sa mère, & lui donne la lettre d'Abington. Tandis que je la lissois, maman, les Hartley me marchandoient chez mon père. Une difficulté sur le prix a fait heureusement tout rompre; & si vous approuvez ce que vous venez de lire, j'espere n'être pas vendue. — Croyez-vous, ma fille, au digne Abington? — S'il a votre aveu, maman, comment pourra-t-il obtenir celui d'un père, qui... — Je me charge de tout. — Vous lui

donnez votre cœur, je lui donne le mien.  
 Sophie se jette dans le sein de sa mère,  
 pour y cacher sa rougeur & sa joie. — Je  
 vais répondre pour vous... « Venez, heu-  
 » reux Abington, vous êtes digne de So-  
 » phie ; elle en fait l'aveu à sa mère.  
 » Venez apprendre de moi la marche qu'il  
 » faut que vous teniez pour l'obtenir de  
 » son pere. »

Abington fait demander un rendez-  
 vous au duc, se propose pour Sophie, ne  
 veut de dot que ce qu'il lui plaira donner.  
 D'une naissance égale aux Hartley, beau-  
 coup plus riche, il l'emporte facilement  
 sur eux, près d'un pere qui ne vouloit  
 pas se dépouiller. Le jour du contrat,  
 Sophie dispensoit, dans l'ame, Abington  
 de signer sa liberté; elle croyoit à sa vertu :  
 mais Abington vouloit le vrai bonheur,

& n'y croyoit, en mariage, qu'en assurant la liberté du cœur.

La forme neuve de cet acte devint une loi positive dans cette famille, qui vit en Angleterre, heureuse, depuis un siecle. L'exemple n'est pas encore généralement suivi; cependant, la raison se montre partout, le contrat de Sophie à la main.



---

## CHAPITRE XIV.

*L'honnête mari.*

Le Lord Abington avoit donné sa sœur en mariage au duc de Chesfield, son ami de cœur, digne de l'être, par la beauté de son ame, & la solidité de son esprit. Peu occupé de se donner le frivole avantage des manieres & du ton du monde, Chesfield conservoit, avec soin, la simplicité, la franchise & la raison qu'il y avoit apportées. Il falloit être formé pour le juger; & quand il épousa Lady Abington, elle ne se connoissoit pas elle-même; elle ne voyoit d'aimable que la frivolité, l'élégance, les graces de la figure, & la mode. Elle se maria froidement, mais sans

dégoût. Chesfield étoit mieux que mal. Elle se persuadoit simplement que son frere, qui l'aimoit, avoit bien choisi pour un mari. Elle se reprochoit cependant de ne lui avoir pas confié que son choix de volonté , eût été le chevalier William , d'une figure charmante, semillant, d'une gaité folle qu'il avoit étudiée en France : ne doutant pas un instant qu'il ne dût plaire , & faisant des déclarations qu'il oublioit de suivre ; Lady Abington avoit eu la sienne , & William ne s'étoit répétré qu'une fois. Il falloit se rendre précipitamment sur la flotte qui alloit le porter à Gibraltar, assiégé par les Espagnols. Il servoit sous le général Eliot, quand le mariage de Lady Abington se faisoit.

Les deux amis mariés ne firent qu'une seule & même maison à la ville & à la

campagne. Pompée trouva enfin ce qu'il désiroit depuis quelques mois, une compagne dans Céphise, petite Chienne de toute beauté, appartenant à la nouvelle mariée. Il se fixa, &, de ce moment, il oublia le bonheur idéal qu'il s'étoit fait dans une vie trop monotone, de courir les rues, & de chercher de nouvelles aventures. Les deux amis passoient une vie délicieuse, occupés de la philosophie & des arts. Ils se délassoient de l'étude, en partageant les plaisirs nouveaux qu'ils procuroient à leurs épouses; spectacle & bal à la ville, chasse & fêtes à la campagne. Ils aimoient tous deux, & mettoient leur félicité à mériter d'être aimés.

Lady Abington étoit souverainement heureuse; mais Lady Chesfield se retragoit trop souvent les graces de William,

pour ne se laisser rien à désirer, quand elle le comparoit à son mari, simple & sage dans tout ce qu'il disoit, même en riant. William étoit cousin de Chesfield, vivoit familièrement avec lui, & ne pouvoit manquer de le voir beaucoup à son retour. Il reparut après deux campagnes glorieuses. Lady Chesfield crut voir le vainqueur de l'Espagne : sa préyention le couronnoit. La joie qu'elle marquoit, le désordre de ce qu'elle lui disoit, de ce qu'elle répondroit, l'absorbement en lui seul, apprirent à ce beau guerrier qu'il pourroit fort bien mêler quelques myrthes à ses lauriers. Leurs yeux, & beaucoup d'imprudence, jetterent enfin une étincelle de jalouzie dans l'ame de Chesfield. Retiré dans son cabinet ; ses livres, ses instrumens de mathématique, son pin-

ceau, ne l'occupoient plus. Des réflexions cruelles qu'il repoussoit, rentroient dans son ame, & épaissoient le sombre de nouvelles pensées involontaires. Une de ses peines étoit que son ami pouvoit être malheureux, s'il s'appercevoit jamais qu'il fût instruit de l'infidélité de sa femme. Sa résolution fut de prendre sur lui de paroître tel qu'il avoit toujours été : à ce parti seul s'arrêtèrent enfin des réflexions qu'il maîtrisa. Quinze jours, qui se passoient à la campagne, où l'on étoit établi, furent si calmes, si sereins, que William & sa nouvelle amante, croyoient jouer Chesfield.

Lord & Lady Abington gémissoient d'un malheur attaché à la foiblesse humaine, & ne se consoloient qu'en s'affurant que Chesfield ne voyoit rien. Sa

conduite, son humeur égale, son indifférence sur le tête-à-tête de Lucie, tout disoit, il est encore heureux.

William, obligé de se rendre à Londres, laissa Lucie désespérée; elle feignit des migraines, pour pouvoir pleurer en liberté, & écrire à son amant. Chesfield lui rendoit ses soins ordinaires; &, par une attention préparée, il fit lit à part. Il dédaignoit d'intercepter des lettres qui s'apportoient & s'envoyoient presque hautement. Une femme-de-chambre avoit été mise dans la confidence, & brûloit de se faire interroger. L'éclat auroit troublé le bonheur de ses deux amis, & il s'étoit amené à se trouver la force de soutenir un malheur qu'ils ne partageoient pas. Il ne doutoit point qu'ils ne fussent instruits; mais il favoit très-bien

qu'ils le croyoient de la plus grande sécurité.

William revint plutôt qu'il ne l'avoit promis, animé & pressé par les lettres brûlantes de Lucie, qui lui apprenoit la facilité inattendue que l'attention de son mari, pour sa santé, lui laissoit pour ses plaisirs. Chesfield, toujours égal à lui-même, reçut parfaitement William, & continuoit à sa femme des soins marqués sur sa santé. Il vouloit la mettre dans tout son tort, & la faire se repentir un jour de tant de perfidie. Il connoissoit son ame; elle étoit sensible & bonne, & il la voyoit encore tendrement occupée d'un fils qu'elle venoit de lui donner.

La femme-de-chambre, qu'il n'interrogeoit pas, osa venir se jeter à ses genoux, & lui présenter des lettres de sa maîtresse,

&

& des réponses qu'elle avoit surprises ; disant que sa conscience troublée la tourmentoit, & qu'elle devoit vérité à son maître sur ce qu'elle offroit de lui faire voir de ses yeux. — Vous lui devez le silence le plus absolu ; remettez ces lettres où vous les avez prises. Si vous proférez un mot sur ce que vous dites avoir vu, je vous chasse : si, au contraire, vous êtes fidelle au serment que j'exige, de vous taire à jamais, je vous fais une pension de cinquante guinées. Sortez bien secrètement par l'escalier dérobé, ne repartissez jamais sans l'ordre que je vous en donnerai, quand il le faudra ; & soyez sûre que je tiendrai ma parole, ou pour, ou contre vous.

Le secret devoit être mal gardé ; il étoit instant de prendre un parti. Chesfield

hésitoit encore, quand il apperçut, dans sa femme, un réfroidissement marqué qu'elle soutenoit depuis vingt-quatre heures. L'espoir renaissoit. Auroit-elle senti ses torts? se repentoit-elle? Il interroge la femme-de-chambre; c'étoit une brouillerie, & presqu'une rupture. Madame avoit trouvé William pressant très-vivement une petite fille de garde-robe, fort jolie, qui ne se défendoit plus. Il avoit fait une premiere imprudence, en montrant deux portraits charmans, & des lettres passionnées de femmes très-connues. Il falloit tout l'avéuglement d'une première passion, pour croire au sacrifice que William disoit lui faire des portraits, & pour voir, comme une légereté du moment, l'infidélité dont il demandoit pardon : elle l'accorda; & cette réconcili-

liation chassa l'espoir qu'avoit pris Chesfield.

La même nuit, il descend chez la femme-de-chambre, s'assure de son déshonneur, prend un flambeau d'une main, un pistolet à deux coups de l'autre, entre dans la chambre à coucher, tire les rideaux, appelle William d'une voix forte : il s'éveille, s'agit, & se leve à demi. Lucie s'étoit jettée à bas du lit, & restoit plus morte que vive, cachée aux yeux de son mari. Chesfield contenoit William, & lui ordonnoit de l'entendre. Vous êtes mort si vous ne me faites serment de ne jamais révéler un secret que je dois garder par honneur. J'exige que, pour couvrir cet affreux mystere, vous restiez encore quelques jours chez moi, que vous me traitiez avec la familiarité qui vous étoit ordinaire,

que vous conserviez toute la liberté d'esprit  
que doit vous donner l'assurance positive  
que vous me verrez le même que j'étois à  
votre égard. Je suis assez malheureux, &  
je ne vous pardonnerois jamais, si, par  
votre faute, Abington pouvoit soupçonner  
que je fais mon malheur. Vous me con-  
noissez, vous m'avez entendu; je reçois  
votre parole; je vous laisse,

William, frappé d'un coup de foudre,  
livré à toute l'horreur de sa situation, ne  
fait s'il doit rester un instant de plus où on  
l'a surpris; il craint autant la vue de Lucie.  
Machinalement il tenoit sa robe-de-cham-  
bre, il la passe; &, en se sauvant chez lui,  
il dit à la confidente de madame d'aller la  
secourir. Elle la trouve évanouie, la remet  
dans son lit, lui donne tout ce qu'elle  
imagine de secours, & la rappelle à la vie.

Quelles réflexions! quelle nuit! Elle ne conçoit pas comment elle soutiendra le jour. Une fièvre qui la saisit, lui fait espérer la mort qu'elle désire; & en l'attendant, elle croit pouvoir rester cachée aux yeux de son mari.

Le lendemain William, incertain s'il tiendroit la parole qu'on lui avoit demandée, fut fixé dans la résolution d'obéir. Chesfield entroit chez lui, & devant ses gens, lui tendoit la main, en donnant amicalement le bon jour: &, quand ils furent seuls, il lui dit, je vous crois de l'honneur, William; vous ne me haïssez pas, vous me plaignez peut-être, vous me devez les plus grands ménagemens. Jurez de rester ici quelques jours, & de vivre avec moi comme je l'exige, pour écarter tout soupçon. A ce prix, je vous estimerai

encore. — Homme honnête ! vous me faites mourir de honte & de douleur : souffrez-moi à vos pieds, disposez de moi, je vous obéis en tout, j'ose même dire que je vous aime ; pardonnez-moi, ô Chesfield ! pardonnez-moi. — J'oublierai, s'il est possible. Venez déjeûner au salon, puis nous passerons chez madame que j'ai fait prévenir de mon indulgence, de ma volonté de tout couvrir du plus profond mystère. Elle m'a même vu, & je lui ai confirmé l'oubli de sa faute. On fait déjà qu'elle a de la fièvre. J'ai envoyé chercher le médecin que nous attendons pour entrer, & qui seul lui parlera devant nous.

Lady Chesfield n'eut que peu de mots à répondre à son médecin qui rassura sur son état, & recommanda beaucoup de

calme. Chesfield dit assez haut, sortons ; laissons-lui du repos, elle en a besoin : on nous avertira quand elle voudra revoir du monde. Cette circonstance lui ôtoit la contrainte où il tenoit son ame depuis long-temps, & il pouvoit paroître ce qu'il étoit, fort affecté.

Lucie, livrée à elle-même, demandoit & attendoit la mort : elle la croyoit si prochaine, qu'elle fit prier son mari de passer chez elle. Etes-vous seul Milord ? — Oui, Lucie. — Lucie ; ô Dieu ! quel nom votre bonté me donne ! Ai-je pu vous méconnoître ! vous offenser ! La mort va vous venger de mon crime : il est affreux, je ne l'expierai jamais assez. C'est à Dieu de me punir, puisque vous ne le faites pas. J'ai voulu vous voir encore une fois, & vous demander pardon. Elle

fit un mouvement violent pour se précipiter à ses genoux, & y mourir : il la retint. — Je vous ai prévenu, Lucie, & je vous le répète, je vous pardonne. Vivez, vous êtes encore la tendre mère de mon fils ; il attend vos soins, il en a besoin, il y a droit. La plus grande preuve que vous puissiez me donner de votre repentir, est de vouloir vivre, pour lui rendre le cœur dont vous m'avez privé. — O mon Dieu ! c'est à vous seul, qui connoissez le fond de ma pensée, à le juger, ce cœur ! Est-il vrai que j'aie pu lui ôter ? Malheureuse ! quel aveuglement ! quel crime ! & vous ne me punissez pas, mon cher mari, mon cher mari ! permettez-moi de prononcer ce nom en mourant, nom cher, mais terrible, qui me condamne quand vous pardonnez. — Calmez-vous, Lucie, cet

entretien est trop long , trop douloureux . Si vous m'aimez , vivez pour votre fils . — Que je vive ! Eh bien , le ciel fait mieux que vous comment je dois être punie , comment vous deviez être vengé . Je me livre à sa toute-puissance , & à votre volonté , Milord , je vivrai ; mais pour éterniser mon supplice & mon repentir à vos yeux .... — Lucie , je vous quitte , je désire vous retrouver plus calme .

Chesfield , sous le prétexte vain de la mort d'un pere , fit partir la femme-de-chambre complice , avec l'assurance d'une pension & de son secret . Il envoyoit , plusieurs fois par jour , son fils , dans les bras de sa nourrice , chez sa mere . Il avoit été dit que , pour ne la laisser jamais seule , on iroit lui faire compagnie l'un après l'autre ; & William , à son tour , passoit

une heure ailleurs, caché à toute la compagnie. Le jour vint où il pouvoit se rendre à Londres, sous un prétexte honnête & plausible : il partit après une conversation avec Chesfield, qui lui répondit de la vérité de sa douleur, & de la sûreté de sa conduite. En effet, il faisit la première circonstance pour passer aux grandes Indes, avec du service & de l'avancement.

L'indulgence qu'éprouvoit Lucie, la vue de son fils, le temps, & cet espoir qui nous fait soutenir la vie la plus malheureuse, comblerent le vœu de Chesfield qui, dans sa bonté, se seroit accusé d'avoir été la cause de la mort de sa femme. Elle vécut, pour réparer ses torts en sage ; elle l'aima, l'adora, mais sans jamais tenter une seule fois, par les soins les plus délicats, de le ramener à la douce

familiarité dont elle ne se croyoit plus digne. Elle fut, pendant deux années de suite, réveillée toutes les nuits, à la même heure qu'elle l'avoit vu entrer chez elle, & chaque fois elle sortoit de son lit, se jettoit à genoux devant le portrait de son mari, arrosoit la terre de ses larmes, & attendoit le jour pour réparer sa faute. Chesfield, inquiet du bruit qu'il entendoit une fois chez sa femme, voulut s'en assurer; il l'aperçut à la foible lueur d'une bougie de veille; mais ne sachant pas pour qui étoient les larmes qu'il lui voyoit répandre, il remonta chez lui. Quelque temps après, le même bruit lui fit répéter sa curiosité. Il la vit plus distinctement, à genoux devant son portrait, lui adressant des actions de graces trop touchantes, se plaindre de lui avoir fait perdre son

bonheur, se plaindre de ne pouvoir jamais assez reconnoître ses bontés, monter sur un fauteuil, baisser les pieds du tableau, redescendre, & verser des torrens de larmes. — Je n'y tiens pas, Lucie; viens dans mes bras, dans mon sein, je suis ton époux : jamais il n'en fut de plus heureux. Tu m'aimes.



---

## CHAPITRE XV.

### *Les deux petites troupes.*

**C**HESFIELD, Abington, & leurs dames, avoient promis de coucher, à leur retour, au château de Gramby qui étoit sur la route. Milady Gramby avoit préparé une fête qui devoit leur dire toute sa joie de les posséder, & faire briller son fils & sa fille dans les premiers rôles d'une pièce de théâtre.

Milord & Milady Gramby avoient été mariés jeunes : tous deux fort riches, ils réunissoient une fortune immense qui leur avoit apporté de bonne heure, la satiété de tous les plaisirs & de tous les goûts que pouvoit procurer l'Angleterre. Ils avoient promené le reste de leurs dé-

sirs par toute l'Europe, & étoient revenus dans leurs terres, avec l'indifférence de l'apathie. Milord, pour se désennuyer, bouleversoit son parc, détruisoit ses temples, & faisoit des jardins à l'italienne, de jardins qui venoient d'être à la chinoise, & qui, à l'aide de cinq cents ouvriers, & d'un dessinateur universel, ne devoient être ce qu'on les voyoit, que pendant une seule saison.

Milady traînoit toujours après elle, la ville à la campagne. Elle avoit un théâtre où ses amis & elle jouoient des opéra comiques. Son orchestre étoit nombreux, & le directeur du spectacle, un virtuose. Les enfans de Milady étoient un fils d'onze ans, & une fille de dix, dont elle dirigeoit absolument l'éducation. Sa fille étoit déjà musicienne, & le maître Italien

qui l'enseignoit, assuroit qu'elle étoit en état de composer; mais que, vu sa grande jeunesse, il ne vouloit pas attiser trop tôt le feu d'un génie qui devoit un jour jeter une lumiere éclatante dont il étoit ébloui d'avance. Cependant, son grand talent étoit la déclamation, à ce que disoit le gouverneur de son frere, autrefois mauvais comédien, & conservant, dans un état pour lequel il n'étoit pas fait, le goût du premier, où il seroit mort de faim, s'il n'eût trouvé Milady Gramby. Elle ne vouloit, pour former son fils, que la main légère qui donne le vernis de l'éducation, les dehors agréables, les graces à la mode, & les talens qui plaisent; musique, danse & déclamation. Elle avoit trouvé, dans M. Frédéric, le plus parfait gouverneur de l'Angleterre. Aussi ne parloit-on que

de M. Frédéric. Il fut présenté avec son élève, à la compagnie qui venoit d'arriver. On dit que, dans une heure, M. Frédéric seroit prêt à faire jouer le roi Léard par son élève, le rôle de Cordelie par sa petite sœur, & tous les rôles par les enfans de dames, qui, depuis six mois, ne quittoient point le château, pour ne pas faire perdre une leçon de M. Frédéric qui les rendoit de petits prodiges. La salle de comédie étoit trop petite; on venoit de dix lieues à la ronde, & il n'étoit question, dans Londres, que de la perfection du jeu de la petite troupe. Les enfans étoient mangés de caresses après chaque représentation, & M. Frédéric accablé d'éloges qu'il rapportoit à la belle sensibilité de ses élèves, & à leur ame, qui étoit étonnante à cet âge-là, qu'il ne concevoit pas: — Ah! M. Frédéric,

le foyer de leur sentiment est dans la vôtre; vous êtes un homme admirable : on étoit bien sûr qu'il le croyoit. Il fallut voir mettre en pieces le chef-d'œuvre de Sakespear. Le petit roi Léard fut beau comme un ange dans la scène du sommeil, & fit bien complètement le fol au réveil; Cordelie auroit fait mourir de rire, quand elle demandoit & cherchoit des plantes pour le guérir de sa folie; elle se baïssoit, & sembloit en cueillir sur une platte-bande. Le morceau où tous les acteurs se surpasserent, fut en cachant, en cherchant le roi Léard, & en le retrouvant : cela seul fut naturel. La douleur, les cris, les malheurs du roi, tout ce pathétique, ce grand beau, dans la bouche de ces enfans, faisoit pleurer leurs meres qui croyoient tout le monde affecté de leur peine &

de leur joie. M. Frédéric étoit dans le trou du souffleur, & souffloit. Abington, plus gai que Chesfield, ne put s'empêcher de lui faire compliment d'avoir si bien soufflé son vrai talent. Il remercia, & s'en fut recevoir des éloges à la ronde. Ah ! pauvre Sakespéar ! on t'a bien défiguré sur un certain théâtre de ce monde ; mais, sur celui-ci, tu as été déchiré.

Après tous les baisers donnés, on fit servir une colation qui étoit le salaire des petits comédiens ; & pour les divertir à leur tour, on fit entrer une bande de Chiens qui dansoient, & faisoient différens exercices au commandement de leur maître. Pompée trembla au premier coup de la baguette du tambourin, & au son du fifre. Il s'étoit fourré sous sa chaise, & ne passoit que la tête, pour voir si ce

n'étoit pas son ancien maître, ou quelqu'un de sa suite; mais un peu rassuré, il se plaça en avant de sa maîtresse, à côté de Céphise qui regardoit avec plaisir.

La troupe de Chiens exécuta différens tours dont rirent beaucoup les enfans. Deux Chiens s'avancerent gravement, sur les pattes de derrière, pour danser le menuet d'Exaudet que jouoit le maître. La premiere révérence étoit faite, quand Céphise, qui favoit danser, jalouse de partager les applaudissemens qu'elle entendoit donner, se présente, & danse. Les enfans redoublent les battemens de main. Pompée s'enhardit, & secouant l'ancien préjugé qu'un Chien de qualité ne doit pas danser comme un baladin, lui qui venoit de voir les enfans des premières maisons d'Angleterre applaudis

comme apprentifs histrions, il fait la plus belle révérence qui se soit jamais faite ; s'approche de Céphise, en déployant le moëlleux des graces, puis s'en éloigne en mesure, & passe légèrement entre les deux autres danseurs, pour former le menuet à quatre : il se surpassa. Lady Abington ne pleuroit pas de joie, mais étoit ravie du talent de son petit Pompée, & le caressa beaucoup. Pompée donnoit un coup-d'œil à la scène sur laquelle il venoit de briller, quand il s'apperçut de la difficulté que faisoit un Chien de sauter par le cerceau : il quitte les genoux de sa maîtresse, passe & repasse dans le cerceau, avec la légéreté facile du plus beau sauteur ; & absolument entraîné par l'exemple, la tête perdue, au bruit des applaudissemens, il se promene sur les pattes de devant, le

corps en l'air, & d'un à plomb qui étonne ; fait le saut périlleux en avant, en arrière, & se retrouve sur les genoux de Lady Abington, où il reçoit les complimens & les sucreries des petits acteurs de la tragédie. Le maître de la troupe des Chiens s'approche, & assure que Pompée est le plus fort amateur qu'il ait vu. M. Frédéric ne voyoit, lui, dans ces petits Chiens, que de jolies machines, & réservoit son admiration pour les êtres pensans qu'il avoit formés à sentir, & à rendre la pièce la plus sublime du divin Sakespéar. Il débitoit à toutes les dames ses grands principes de philosophie sur la différence absolue de l'intellectuel dans l'homme & l'animal, tant il craignoit la comparaison entre les deux petites troupes ; mais sûrement personne ne l'auroit fait.

( 142 )

Le lendemain, les Abington, les Chef-field, Céphise & Pompée, arriverent à Londres, sans autre accident tragique.



---

## CHAPITRE XVI.

*L'homme de soixante ans.*

LA maison du duc de Chesfield, Céphise, & le petit Pompée, étoient en route pour Londres, quand des baronets, leurs voisins, qui ne quittaient jamais la campagne, s'assembloient au château du vieux comte de Menbrok, pour passer un mois avec lui, & l'emmener, tour à tour, chez eux. C'est ainsi que, sans une dépense excessive, les Anglois charment l'ennui des hivers, par les agrémens d'une société choisie, que chacun reçoit à son tour, dans son château. Les nouvelles intéressantes du monde entier s'y lisent & se discutent; celles de la cour, de Londres,

& du voisinage, occupent les dames moins livrées à elles seules qu'à la ville, ce genre de vie leur plaît. Les jeunes gens, & les demoiselles dansent tous les jours à un bal qui se forme de leurs suivantes & de leurs gens, quand la chasse du renard a emmené trop de danseurs & de danseuses.

La vraie jouissance est que tous se conviennent, & que presque tous sont amis intimes. La gaité & la liberté, toujours à côté de la confiance, y entretiennent le bonheur de la vie.

Menbrok étoit veuf, sans enfans; l'adversité l'avoit formé, il étoit l'ouvrier de sa fortune qu'il n'avoit pas voulu rendre plus considérable, pour jouir plutôt de lui-même, & dépendre moins des hommes & des choses. Oublié par ses parens qu'il ayoit abandonnés pour prendre le parti du

du service qui leur répugnoit, il avoit eu la constance de supporter la misere, sans leur demander du secours ; l'art de se faire estimer, sans déclarer sa naissance, qui étoit illustre ; la patience d'acquérir des talens nécessaires qu'une éducation trop libre ou négligée ne lui avoit pas donnés ; le secret de se faire des parens nouveaux par des sacrifices faciles & nobles, & par un attachement inviolable à ses devoirs, & par une fidélité à toute épreuve ; son bonheur étoit d'aimer, & de se faire des amis ; il sentoit que l'amitié seule pouvoit doubler le bonheur de l'existence. A quarante ans il aimoit encore à faire des ingrats ; à cinquante, il éprouva ses amis ; il eut la sagesse de garder les douteux, & le bonheur d'en trouver un vrai, avec qui il vivoit à soixante. Sans

préjugés, sans passion, il étoit forcé de discuter souvent son sentiment devant l'opinion générale dont l'empire est dur. Il vivoit avec ses amis comme avec lui-même, le cœur ouvert, disant ce qu'il sentoit, ce qu'il pensoit, avec une franchise toujours aimable.

Les avis, dans sa société, étoient partagés sur certaines particularités de l'aventure de la duchesse de Chesfield, que racontoit le Lord *Nelson*, ( car tout se fait ). Quant à moi, dit Menbrok, si j'avois le bonheur de l'avoir pour femme, je verrois avec la plus grande sécurité William dans ma maison. — Menbrok est toujours extrême, messieurs; hier encore, tandis que vous étiez à la promenade, je racontois le malheur qu'éprouve le Lord *Buttel*, & je le plaignois de la

perte qu'il fait de son fils unique. Je fus blâmé, parce que Menbrok ne le plaint pas. — Non, je ne plaindrai pas un homme malheureux, pour avoir tout sacrifié à l'ambition, qui, chassé de la cour où il a rampé quarante ans, pour paroître y ordonner quelque chose pendant deux, n'est pas encore guéri de sa frénésie, qui refuse de donner à son fils une femme noble, riche & charmante qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, pour lui faire épouser la fille maussade d'un ministre nouveau, qui pouvoit ce qu'il ne pouvoit plus lui-même, pour l'avancement prétendu de ce fils. Qui stipule, pour première condition de mariage, que son fils sera nommé de l'expédition aux Indes, la plus périlleuse par le trajet, par les maladies, par la disette qui étoit connue, & par

l'ennemi que l'on devoit y trouver en forces; & cela, pour qu'il eût un an plutôt le grade de lieutenant de vaisseaux. Qui voit tranquillement partir ce fils, parce que la belle-fille qui est grosse, peut réparer sa perte : mais si tout cela n'est pas; si elle accouche d'une fille, si ce fils unique est tué au débarquement, ce pere-là peut se croire vraiment à plaindre; mais je puis fort bien ne le plaindre pas. — Que penserez-vous, messieurs & dames, de l'assertion nouvelle de Menbrok qui met au rang des femmes les plus honnêtes, une certaine fille publique? Le cri général fut contre lui. — Me permettrez-vous de m'expliquer? L'accusation est grave. Je ne puis me justifier qu'en vous suppliant d'entendre l'histoire de la personne en question: elle sera plus chaste que le texte

ne le promet ; vous pouvez l'entendre ; mesdames, c'est de vous particulièrement que dépend ma justification. La pluie s'oppose à votre promenade : vous me permettez de conter.

Agathe est fille du Lord Tubing, veuf, & retiré depuis long-temps à sa campagne qu'il habite. Elle perdit tout à la mort de sa mere , des instructions, des exemples & des bontés qui régissoient son ame sensible & tendre. Son pere , au lieu de conseiller, prétendoit , & la veilloit sévèrement, au lieu de l'instruire des dangers que courrent l'innocence & la beauté. Il se faisoit craindre ; elle trembloit sous son joug. Le duc d'Althon , qui héritoit d'une terre à côté de la sienne , vint lui rendre une premiere visite de voisin , avec James son fils unique. Agathe & James éprou-

verent une surprise , & sentirent un mouvement de joie & d'admiration , quand leurs yeux se rencontrerent ; c'étoit leur ame innocente qui venoit , sur le bord des levres , soupirer le mot qu'elle n'osoit prononcer : ils s'entendirent , se désirerent , & s'unirent par les liens les plus doux , sous le sceau du serment d'être à jamais l'un à l'autre. James savoit que son pere ne romproit pas , pour l'amour d'Agathe , un mariage qu'il venoit d'arrêter , & de lui proposer. Il espéroit du temps , & le perdoit dans les bras de sa jeune amante. Le jour fatal luit , auquel il faut aller fausser son serment , & en faire un nouveau que son cœur n'a pas conçu. Il instruit Agathe de son malheur , de son dessein de fuir , pour ne pas obéir. Il lui avoit marqué , sur des tablettes , le lieu

où elle pourra lui écrire, & la route qu'elle tiendra pour le venir joindre, quand l'orage sera calmé. Elle trembloit en l'écou-  
tant, & elle étoit à demi-morte, quand la voix de sa surveillante la sépara brus-  
quement de James, qui, de peur d'être surpris, s'étoit évadé comme se dissipe l'éclair.

Le départ de James fait grand bruit ; mais on en ignore la vraie cause. Les rendez-vous avoient toujours été si rares, si variés, si secrets, que le mystere restoit sous ses voiles épais.

Agathe écrit, reçoit réponse. Ce com-  
merce se soutient, & se rompt dans le même mois. James avoit la petite vérole ; sa tête étoit perdue. Son pere, qui le fai-  
soit chercher par-tout, le découvre, & le fait transporter à Londres. Agathe,

sans nouvelles de son amant, livrée à toute l'horreur du désespoir , & ne pouvant bientôt plus cacher sa grossesse , animée par l'exemple, forcée par la crainte que lui inspire son pere, fuit de sa maison , & va vers le lieu où elle croyoit son amant. Elle apprend qu'il est à Londres, elle y vole. Le peu d'argent qu'elle avoit pu ménager, lui suffit à louer une chambre où elle pourra rester inconnue. Elle prend les habits d'une simple bourgeoise ; &, cachée sous un grand chapeau , elle a le courage d'aller demander au suiffe de l'hôtel des nouvelles de James : il lui apprend que son pere l'a emmené en France, pour rétablir sa santé , dans les provinces méridionales. Elle se sauve dans sa chambre, désespérée & effrayée des maux qu'elle s'est attirés. James lui avoit écrit; mais ses

lettres ne servirent qu'à apprendre au pere la cause de la fuite d'Agathe. Elle se tient enfermée, & ne sort que de loin en loin, pour s'informer du retour de James. Une bonne femme, sa voisine, pauvre comme elle, étoit sa seule compagnie, & devint toute sa ressource, quand elle mit au monde un fils qui lui rappelloit son amour pour James, & doubloit sa crainte sur les malheurs de l'avenir. Elle le nourrissoit de son lait, quand le pain lui manquoit à elle-même; son argent, ses bijoux, ses robes, tout s'étoit successivement vendu. Il falloit ou périr d'inanition avec son fils, ou s'en séparer, en l'abandonnant, ou mendier son pain. Elle sort à la nuit tombante, après avoir allaité, & endormi son enfant; elle se tient debout, à un coin de rue, bien cachée sous son chapeau,

& demande, pour l'amour de Dieu, de quoi s'aider à soutenir sa vie; ou on ne l'entend pas, ou on ne l'écoute pas, ou on la refuse. Elle n'étoit pas loin d'un jardin public; la faim l'y conduit; &, sur la premiere terrasse, les larmes aux yeux, & tremblante, elle demande la charité à une personne qui passe: cet homme, étonné d'entendre cette priere dans un lieu & dans un temps où l'on demandoit toute autre chose, releve le chapeau qui cachoit Agathe, la trouve jolie, & prend quelque liberté: elle le repousse; il propose une demi-guinée, la lui met dans la main, & ne prétend pas porter les choses à l'extrême. La joie d'avoir de quoi vivre, & faire vivre son fils, la certitude de n'être pas connue, l'assurance que donne la nuit qui cachoit sa foiblesse,

tout la perdoit; elle fut coupable. Elle court acheter un pain, & revoir son fils, près de qui elle le mangea en pleurant. Point de nouvelles de James, & toujours des besoins renaissans. Elle tenta encore la ressource de l'aumône, & trouva les cœurs comme le premier jour. Repoussée vers les moyens de sa seconde tentative, elle trouva la même facilité à soutenir la vie de son fils, par des fautes. Un homme qu'elle avoit étonné par quelque réponse qui marquoit une belle ame, lui demande de lui donner son adresse; elle s'y refuse, & se disoit en elle-même, plutôt mourir. Cet homme, qui veut absolument la connoître, se sépare d'elle par un adieu, mais l'épie, & ne la perd plus de vue. Il la voit marcher précipitamment, éviter les personnes qui l'attaquent, & fuir du jardin.

G vj

Il la suit, monte doucement un escalier après elle, la laisse se renfermer, & la voit, au travers d'une mauvaise porte, donner le sein à son enfant, le soutenir d'une main, & tenir de l'autre, le pain qu'elle venoit d'acheter, qu'elle dévoroit en sanglotant & en versant un torrent de larmes. Comment entrer sans l'effrayer? Déjà il la respecte, & il a juré son bonheur. Il frappe; Agathe croit que c'est sa voisine. — Entrez. — Oferois-je?.... Elle jette un cri. — De graces, ne vous effrayez pas; votre secret sera le mien. Je viens vous admirer, vous offrir tout ce que je possede, & vous jurer que je ne pretends aucun droit sur vous. L'état dans lequel cette vue la jetta, est inexprimable. Grand Dieu! suis-je assez punie? — Eh bien, je le prends à témoin, ce

Dieu , que mon intention est pure , que je vous garderai le secret le plus inviolable , que ma proposition n'a pour objet que de vous sauver le malheur d'être prise dans ce jardin , renfermée dans un hôpital avec des milliers de malheureuses . Cette crainte d'être renfermée , lui fit voir avec effroi , son fils délaissé , mourant sur la paille , privé du sein de sa mère ; elle écouta . — Je suis garçon , & riche ; j'habite une maison où je vous donnerai un appartement éloigné du mien . La seule permission que je vous demande , est de manger avec vous . Je dirai à mes gens que vous êtes ma parente ; & le respect que je vous porterai , leur paroîtra très-simple . Là , vous serez en sûreté , comme chez vous-même ; votre fils sera le mien , & ma fortune sera la vôtre . Heureux d'avoir à

en faire cet usage ! Venez ; prenez votre fils. Demain je reviendrai ici, payer tout ce que vous pouvez devoir. — Mais je dois plus que de l'argent ici. — Eh quoi ? — De la reconnoissance à une pauvre voisine qui m'a sauvé la vie. — Demain elle sera chez moi, près de vous ; je le promets. Agathe, qui croit à la vertu, se laisse conduire, & trouve, en arrivant, tout ce qu'on lui avoit promis, & le lendemain sa voisine placée près d'elle. Le bonheur de l'aisance feroit senti, si elle ne l'eût pas payé de sa vertu. Elle rougissait d'adorer son amant, de le désirer, & elle n'ose plus aller le demander à l'hôtel. Dieu ! s'il la trouvoit comme une fille entretenue ! Incertaine sur tous les partis à prendre, elle absorboit ses pensées dans l'amour de son fils.

James , revenu en Angleterre , ayant  
épuisé tous les moyens pour découvrir  
Agathe , & ayant juré à son pere de n'avoir  
jamais d'autre épouse qu'elle , & qu'il se  
brûleroit la cervelle , si l'on insistoit . Le  
fuisse lui ayant dit qu'une jeune personne  
étoit venue , plusieurs fois , le demander ,  
mais que , depuis long-temps , elle n'avoit  
pas reparue . James n'avoit pas douté que  
ce ne fût Agathe ; elle avoit quitté sa  
province , elle n'est donc plus à Londres .  
Dieu ! qui me la rendra ? Il continuoit  
ses recherches . Un jour , en passant dans  
une rue écartée , il apperçoit à la fenêtre  
une jeune femme qui tenoit un enfant  
dans ses bras , & le faisoit sourire par  
de petites agaceries . Il approche ; c'est  
Agathe : il la regarde ; elle s'en apperçoit ,  
& referme sa fenêtre . Certain de ne pou-

voir être reconnu , tant la petite vérole  
avoit marqué son visage , il avoit osé s'ap-  
procher , pour s'assurer jusqu'à l'évidence .  
Agathe ici ! Agathe un enfant dans ses  
bras , sur son sein ! Est-ce le mien ? Mais  
elle ne s'informe plus de moi . O Dieu !  
qu'est-elle devenue ? chez qui est-elle ? Il  
apprend qu'elle est la parente de M. Niele ,  
garçon , & fort riche : il ne doute plus de  
son malheur . Les réflexions , les moyens  
se succèdent . Enfin , il s'arrête à faire pro-  
poser au domestique qui servoit Agathe ,  
une condition admirable chez un de ses  
amis , qu'il a prévenu . Ce domestique  
fort ; & James , avec d'excellens certifi-  
cats , va se présenter . Elle l'agrée , & il  
fait le service . Il examine pendant le jour ,  
épie la nuit , ne perd pas un mot de ce que  
dit M. Niele à table , de ce qu'il répond

Agathe ; mais sur-tout fait son devoir avec une attention qui charme ses maîtres. Tout ce qu'il a observé est marqué au coin de la vertu dans M. Niele , & de la reconnoissance dans Agathe. Elle est surtout occupée de son fils ; c'est son bien, c'est son bonheur , c'est sa vie.

James arrangeoit un petit cabinet tenant à la chambre à coucher d'Agathe. Elle étoit près du berceau de son fils , qui dormoit ; elle lui parloit. Ah , mon fils ! où est ton pere ? que ne peut-il voir son image adorée , comme je la vois en toi . Baises cette lettre comme moi , mon fils ; & elle la portoit doucement sur sa petite bouche : mais peut-être n'est-il plus , & il ne me reste que toi ! Peut-être suis-je oubliée ; mais je l'ai mérité. Malheureuse ! comment oser encore désirer de le voir ?

Je dois le craindre, je dois y renoncer.  
C'est pour te conserver la vie, mon fils,  
c'est pour ne pas te perdre que je me suis  
perdue. Eh bien, je te ferois encore le  
même sacrifice; & si James avoit pu voir  
le fond de mon cœur, il l'auroit souffert,  
il l'auroit pardonné. Elle baïsoit la tête  
sur une table, où étoient éparses les lettres  
qu'elle relisoit, & les tablettes qu'elle baï-  
soit tour à tour. James, qui avoit entendu  
son nom, qui avoit reconnu les tablettes,  
sentoit son cœur répondre à celui d'Agathe:  
elle étoit pardonnée; elle étoit adorée.  
Fille, elle auroit eu le courage de mourir  
pour la vertu; mere, la nature le lui avoit  
ôté.

James sort sans bruit du cabinet, monte  
à sa chambre, écrire un billet qu'il ap-  
porte à Agathe. Madame, un monsieur

vient de me remettre ce billet pour vous.  
Elle reconnoît l'écriture en lisant l'adresse.  
Ciel! ô ciel! & il fait que je suis ici! &  
il ne connoît pas mon innocence ! Ah  
mon fils! réveilles-toi; ta mere va mourir.  
Oui, si j'ouvre ce billet, si James ne  
m'aime plus, mon fils, il faut mourir.  
Cher Lafleur, vous êtes honnête: si je  
meurs, prenez mon fils dans vos bras,  
prenez ces lettres, ces tablettes, allez tout  
porter à James d'Althon; rendez-lui té-  
moignage de ce que vous avez pu voir,  
de ce que je vous dis dans ce moment,  
que je meurs, parce qu'il m'écrit qu'il  
ne m'aime plus; que je lui rends son fils,  
son fils qui m'a trop coûté, puisqu'il m'a  
fait perdre, avec ma vertu, le cœur de  
James. Lisons, & mourons.

“ James adore son Agathe, révere le

» courage qu'elle a eu de lui être infidelle  
 » pour rester fidelle à la premiere des  
 » vertus, au devoir impérieux de merte.  
 » James est devant toi, leves les yeux,  
 » cherches-le sous des traits que la petite  
 » vérole a changés; mais vois son ame  
 » dans ses yeux, & reconnois ton amant,  
 » qui jette toutes tes lettres sur ta table,  
 » & qui tombe à tes genoux. »

Agathe ne voyoit plus, & s'évanouif-  
 soit. James, sous le nom de Laffleur,  
 demande du secours, aide à la rappeler  
 à la vie; &, quand il la voit hors de  
 danger, s'échappe de la maison, court  
 à son hôtel, s'habille, fait mettre des  
 chevaux, prend deux de ses amis, qui  
 s'y trouvent, & son chapelain, revient  
 demander M. Niele, & se fait connoître  
 pour le comte d'Althon. Il rentre chez

Agathe qu'il enleve dans ses bras, qu'il couvre de baisers; il se précipite avec elle sur le berceau de son fils, l'accable de caresses, tombe aux pieds d'Agathe qui veut se jeter aux siens; il la reçoit dans ses bras, les amis les soutiennent, & le chapelain les bénit.

Pour assurer votre jugement, mesdames, d'Althon, qui est mon ami, me permet de vous révéler son nom véritable. Sa femme est la duchesse de N.... que vous connoissez toutes: jugez-là, jugez-moi.



## C H A P I T R E   X V I I .

*L'encan.*

U  
NE niece de Lady Abington avoit vu danser le petit Pompée, & en étoit tombé subitement amoureuse : il le lui falloit, pour son bonheur. Elle employa tout, prières, importunités, bassesses & désespoir ; elle l'obtint, l'emporta, en fut folle trois jours, & le donna, le quatrième, à son amant qui n'avoit pas encore dix jours de date, qu'il étoit déjà, sans le prévoir, aux trois quarts de sa carrière amoureuse. Cette niece étoit Lady Silvy, mariée depuis dix-huit mois au Lord Silvy, son cousin-germain, du même nom, & de la même maison, l'une des plus illustres des trois

royaumes, & remarquable par son origine qui les allie au plus puissant des rois, & leur donne le rang de princes du sang, quand ils vont se fixer pour jamais à sa cour.

Le pere de Lady Silvy ne voyoit de bonheur, sur la terre, que la liberté, & donna sa fille, riche héritiere, en mariage à un de ses parens pauvres, sous la condition qu'il la laisseroit libre comme l'air, maîtresse absolue de ses actions, fussent-elles contraires à ce que les maris nomment leur honneur; facilité dont l'auteur de sa maison avoit donné un grand exemple qu'il vouloit perpétuer. Un gentilhomme qui n'a que la cappe & l'épée, n'hésite pas à prendre pour femme une jolie parente, riche, encore enfant, qu'il peut former, s'il y a de l'étoffe: mais on le

plaint , quand il ne trouve rien dans une tête qui n'est que belle , quand de grands yeux voient tout de travers , que de grandes oreilles , placées en arriere , n'entendent pas , qu'une grande bouche rit toujours , & de tout , quand le cœur ne donne pas signe de vie , & que le corps veut toujours jouir sans ame .

Lady Silvy passoit la belle saison à la terre d'une de ses amies aussi folle qu'elle , avec son mari qui ne la quittoit que le moins possible , pour prévenir ou couvrir ses fautes : il étoit ravi de la tenir à la campagne , où l'occasion d'en faire est plus rare . Une foire assez célèbre dans le voisinage , les attira , comme tout le monde des environs . Silvy apperçoit , dans le nombre de quelques jeunes gens , un homme dont la figure & la grace l'intéressent ,

ressent. Il faut s'en faire voir, elle s'ap-  
proche, reconnoît quelqu'un de ceux qui  
l'accompagnent, l'interroge, & apprend  
que ce beau jeune homme est venu s'isoler  
dans une petite maison de campagne, voi-  
sine du château qu'elle habite, pour y  
pleurer la perte qu'il a faite d'une femme  
adorable; que ses amis ont été le tirer de  
sa retraite, pour voir la foire, & le dissiper,  
s'il est possible. Ce détail avoit quelque  
chose du romanesque qu'elle adoroit. Elle  
passe, repasse devant lui; & quand elle a  
rencontré ses yeux, elle ne doute plus de  
l'impression qu'elle a faite sur le beau  
désolé; & s'il faut faire davantage pour  
le posséder, elle est bien décidée. L'ami  
à qui elle parloit étoit de la ville où se  
tenoit la foire; &, pour en faire les hon-  
neurs, il invita la dame, son mari, &

toute la compagnie, à dîner chez lui. La proposition fut acceptée avec transport. Silvy voudroit déjà être entre quatre yeux avec ce nouvel amant dont elle savoit le nom, chose assez indifférente ; le titre, c'étoit le cadet de ses fous ; & les malheurs, ceci devoit être son texte. Vous êtes bien à plaindre, Milord, à ce que l'on m'a dit, & à la douleur que je vois dans vos yeux. Rien ne vous dissipe, & personne ne peut vous consoler. — Madame, la perte d'une amie se répare difficilement, & j'ai à en gémir le reste de mes jours. — Jeune, beau, spirituel, intéressant comme vous l'êtes, on ne vous laissera pas mourir de chagrin. Le mari s'approchoit, & demande ce que l'on dit. — Je disois à Milord, qui est notre voisin, que nous jouons l'opéra comique de

Blaise & Babet au château , & je lui offrois un rôle qu'il a accepté. Elle savoit que le Lord chantoit comme un ange. Impossibilité au mari de ne pas dire un mot honnête , & au Lord de ne pas se croire engagé. Sa première réflexion sur l'aventure , fut que peut-être l'amour , ce Dieu qu'il avoit toujours si bien servi , venoit le guérir d'une blessure qui saignoit depuis trop long-temps : il se mit sous sa garde , & s'abandonna. On avertit pour le dîner. Il tenoit indifféremment une chaise à côté de son ami , quand Silvy , qui folâtroit , en regardant du coin de l'œil où il devoit se placer , en prit une près de lui. Le mari étoit en face ; vingt personnes à table ; tout retenoit l'aventure sur le bord des levres de Silvy : elle chargea de ses pieds de le faire. Celui de

Milord , un peu étonné , laisse se redire ce qu'il ne veut pas paroître entendre ; & bientôt , de la plus belle intelligence , ils se répètent , à petits coups , les désirs tumultueux qui se portoient à la tête . Au dessert , on chante . L'ami , qui avoit parlé du talent de Milord , lui demande de chanter ; Silvy l'en prie : il chante le beau morceau de Didon ,

Ah , que je fus bien inspirée ! &c.

Et le chante comme un Dieu . Le pied ne suffit plus ; c'est la cuisse qui presse , c'est la jambe qui s'entrelace , c'est la main qui se coule sous la serviette , & qui va chercher ce qu'elle adore . Un mouvement de Milord , & la crainte , rappellent cette main à la décence . On se leve ; Silvy brûle ; cependant , il faut retourner au château ; elle n'ose proposer à son mari d'y mener

son amant; mais elle offre une place dans une diligence dont le fond est à trois; plus commode qu'un cabriolet, pour le ramener à son petit hermitage. Le mari s'y prête sans défiance, fait monter Milord; Silvy se place à côté, & se trouve entre deux. La conversation roule sur ce que l'on a vu, sur les pieces que l'on doit jouer, & est de toute l'indifférence qu'il falloit marquer. Le soleil éclairoit encore les voyageurs; mais une main pouvoit s'égarer sans être apperçue, & il faisoit nuit pour celle de Silvy. Milord prenoit une prise de tabac de *Tonnens*, en offroit de tout près au mari qu'il occupoit de la beauté de ce que l'on découvroit par la portiere, & se mouroit, en parlant de choses qu'il prononçoit à peine. Silvy reprenoit ce qu'il n'avoit plus la force d'ar-

ticuler , & le disoit haut & ferme. Il fallut se séparer ; mais comment remercier de la politesse ? il ne s'adressa qu'au mari , & assura Silvy de son profond respect. Une heure de solitude calma ses sens , & la singularité de l'aventure fut distraction au fond de ses chagrins. Il devoit une visite au château , il la fit ; on le retint , & il fallut jouer Blaise & Babet , traduite en anglois. Silvy & lui eurent ces deux rôles , & s'enflammerent. Au point où elle l'avoit amené , il ne falloit plus que l'occasion. Le mari partoit pour Londres ; Silvy ouvrit les cieux à son amant , & ne se retrouva sur la terre que le troisième jour. Le mari étoit arrivé ; mais on s'étoit donné des portraits ; on portoit les cheveux l'un de l'autre ; & Milord , qui croyoit à l'amour , en avoit

pris une dose qui portoit à la tête. Ce n'étoit pas assez d'un portrait à baifer, de cheveux à entrelacer, il avoit pris les souliers qui l'avoient averti de son bonheur, des chaussons, des bas, une chemise qui avoient touché son beau corps, un mouchoir qui avoit essuyé ses grands yeux, dans la volupté, un autre mouchoir qui n'avoit pas défendu son sein, & son Chien, symbole, disoit-elle, de sa fidélité. C'est avec ces effets dans toutes ses poches, & Pompée sous son bras, qu'il regagna, de nuit, son hermitage. Il déploie ses trésors, & les pose sur une table, qu'il appelle un autel, dans un petit cabinet dont il fait le temple de Silvy : son Chien étoit déifié.

Le mari avoit froncé des sourcils très-noirs; &, sur des apperçus ou des indices

donnés par quelqu'espion, il avoit porté madame dans sa voiture, & étoit reparti précipitamment pour Londres. Milord, qui apprend cet enlèvement, fait bien vite le paquet des guenilles sacrées de sa maîtresse, & revole à la ville. Elle n'y étoit déjà plus, & elle lui écrivoit que son monstre avoit tout découvert, qu'il l'empoноit à la cour; mais que le roi, tous les rois de la terre ne pourroient jamais rien sur son cœur, qu'il étoit tout à lui, & pour toujours; qu'elle lui apprendroit les suites de la tyrannie de son jaloux; qu'il lui fût fidèle comme elle l'étoit. Milord, encore une fois désolé, car son sort étoit de souffrir beaucoup pour l'amour, promenoit sa triste existence dans Londres, en attendant le retour de son amante, qui n'écrit plus. Il croit que le

jaloux l'en empêche. Non, Milord, c'est l'amour; & il a déjà embrâfé de nouveau cette femme, si facile à prendre feu. Allez à la cour, & vous la verrez éperdue pour le seul homme que son mari lui permette de voir. Milord ne pouvoit le croire; il le vit, se plaignit; on ne lui répondit pas: il avoit son congé. Furieux, il raconte à un de ses amis, l'histoire rapide des amours de Silvy, se plaint de tant de perfidie, & montre le portrait, les cheveux, les hardes, & le Chien qu'elle lui avoit donnés, le Chien sur-tout, comme le type de sa fidélité. Cet ami étoit un roué de bonne compagnie, qui veut le guérir.

— Donnes-moi tout cela, ne gardes rien qui puisse te rappeler la parjure; oublies-là. Milord lui laisse tout emporter. Cet ami prend un habit de juré crieur,

huissier-priseur, assemble tous les jeunes gens de Londres chez lui, & leur vend à l'encan, au dernier enchérisseur, le Chien, les souliers, les chaussons, les bas, les mouchoirs, la chemise à la marque d'une dame dont il montre les cheveux & le portrait : il le met à prix, ce portrait, & l'adjuge, avec les cheveux par-dessus le marché, à un roué comme lui, qui l'aide à publier l'aventure.



---

## CHAPITRE XVIII.

*Le mariage de conditions inégales.*

Le jeune duc d'Elfort, qui s'étoit trouvé à l'encan, avoit acheté Pompée, pour en faire présent à une personne qui lui avoit inspiré l'amour le plus violent : c'étoit Miss Betty née de parens honnêtes, & négocians. Fille unique, les soins avoient été prodigues pour son éducation, & la nature lui avoit donné, avec l'esprit qui perfectionne tout, une ame douce, un cœur sensible, les vertus de son sexe, & la beauté qui ravit le nôtre. Sa tête, son port, ses graces annonçoient une divinité; la douceur, la simplicité, la modestie la remettoient au rang des mortelles.

H vj

Elle avoit dix-sept ans , quand le duc d'Elfort la vit , & la désira. Formé à l'intrigue , à la séduction , il mit en œuvre tous les moyens possibles pour être admis dans la maison : quelques-uns lui réussirent pour des instans ; mais ce n'étoit qu'irriter sa passion. Trop au-dessus de Betty par sa naissance , il eut la pensée criminelle de l'amener à ses pieds en prodiguant l'or : mais personne autour d'elle à corrompre. La pensée de l'enlever ; mais elle ne sortoit que pour aller au temple , & toujours accompagnée. Le respect qu'elle inspiroit , le contenoit toutes les fois que , sous un prétexte d'affaires de commerce , il avoit occasion de la voir , ou de lui parler. L'amour , la beauté appanisoient l'élévation de la naissance ; il ne voyoit que son égale , & plus souvent

sa souveraine. Il avoit prodigué l'adulation sans succès, & hasardé une déclaration sans persuader. Betty l'avoit même évité, à une seconde entrevue qu'il avoit recherchée. Sage, elle avertit ses parens, qui fermèrent la porte au duc. Offensé, désespéré, tout l'irritoit; mais le souvenir de Betty l'enflammoit; &, pour la voir, il écrivit aux parens, dans la violence de sa passion, que ses intentions étoient pures, qu'il offroit sa main à leur fille, & leur demandoit la permission de savoir d'elle-même si elle auroit la bonté d'en agréer l'hommage. Il étoit le premier homme sur qui Betty eût été forcée de jeter les yeux, le premier qui avoit osé lui dire qu'on l'admiroit, qu'elle étoit belle, & qu'on l'adoroit. La démarche qu'il faisoit de la demander en mariage, la flattoit;

elle annonçoit de la pureté & de la vertu : elle ne cacha pas ces sentimens à son pere.

— Que tu connoîs peu l'homme , ma chere Betty ! la résistance l'irrite ; il fait que nous sommes honnêtes , & que ce n'est que sous le voile de l'honnêteté qu'il pénétrera jusqu'à toi : il s'en couvre , s'abaisse , supplie , promet , & ne tiendroit pas parole ; il ne veut que tenter Betty . Restes sous ma garde , ma chere fille : vois la distance immense du rang , l'indignation que le duc attireroit sur lui par un mariage si disproportionné ; s'il ne la voit pas , l'amour l'aveugle ; s'il la brave , il ne tardera pas à s'en repentir quand il t'aura possédé , & il fera payer cher , & bien cher , à l'épouse , la fatale beauté de la maîtresse . Mais je dis plus : son intention n'est pas sincere ; il espere de sa figure ,

de sa naissance, de ses richesses, & il ose peut-être présumer de ta foiblesse. Betty, restes sous ma garde.... Betty bairoit son pere, croyoit à sa leçon, & se reposoit sur lui de son bonheur.

Refus nouveau à d'Elfort de l'admettre. Il ne se possede plus. Quoi ! rejeter ma proposition ! On a sans doute découvert que je voulois tromper. Eh bien, je ferai de bonne-foi. Il me faut Betty pour mon bonheur ; je l'aurai. Mais peut-être ne m'a-t-on refusé que parce que l'on ne me croit pas mon maître : je le suis, je ne dépende de personne. Sans pere, sans mere, ma fortune est à moi ; j'en puis disposer. Ecrivons, & offrons de n'entrer chez Betty que pour la mener à l'autel. Il écrit à Betty, il écrit à son pere : les deux lettres se comparent, se discutent

& se réfléchissent. Le pere ne craint plus la trahison du moment , mais tremble pour l'avenir. Cependant , le duc aime beaucoup , aime purement ; il est son maître ; il plaît à Betty : mais ne nous décidons pas encore. Ce pere sage veut voir d'Elfort en particulier , apprendre à le connoître , descendre , s'il est possible , dans son cœur , le pénétrer , & juger s'il peut consentir à un mariage éclatant , il est vrai , mais dont il craint les suites pour sa fille , qu'il ne sacrifiera jamais. Sacrifier n'est pas le mot ; elle a du penchant pour lui. Il entend le duc qui applanit toutes les difficultés , qui ne dépend que de lui-même , qui ne peut être heureux sans la main de sa fille , qui est sans ambition , sans hauteur , qui lui dit que l'homme qui n'a que des parchemins pour

titres, est souvent au-dessous du ver qu'il les ronge; qu'il ne veut de considération que ce qu'il en méritera par lui-même. Il ne voit de distinction entre les hommes que la vertu. Il persuade.

Le pere, de retour à la maison, rend à sa femme, & à Betty, la conversation qu'il vient d'avoir. La mere est aux cieux, d'un si grand mariage : Betty est ravie de se voir aimée, distinguée, & se sent plus de penchant pour d'Elfort. Mais ce pere, toujours prudent, ne se presse pas d'ouvrir sa porte. L'impatient duc fait dresser un contrat de mariage, le plus avantageux possible, pour Betty, & en des termes qui font honneur à son cœur : il le signe, & le fait porter par deux notaires, qu'il demande la permission de suivre, avec ses témoins. Il faut bien enfin le recevoir,

& lui donner Betty. Transports, bonheur, toutes les félicités humaines absorbent d'Elfort dans sa nouvelle épouse : il l'emmène en son hôtel, où tout est préparé pour la recevoir. Ses parens viennent familièrement l'y voir heureuse, pendant deux mois ; le troisième, le duc signifie que ces gens-là l'ennuient. Ah ! malheureux pere ! mais plus malheureuse Betty ! Avec la jouissance, d'Elfort laissoit disparaître, chaque jour, une des qualités qu'il avoit montrées. L'amour s'étoit promptement éteint par sa violence ; & le sacrifice qu'il avoit fait pour jouir, lui présentoit comme illusions, la beauté, l'esprit, la douceur, la tendresse & la vertu de sa femme : son origine le faisoit rougir, & il ne pouvoit se persuader que son épouse ne fût pas une maîtresse entretenue. Sans

égards, sans délicatesse, il la négligeoit, ou lui commandoit durement. Tout ce que le devoir d'épouse, la douceur de caractère, la force de l'ame, purent faire supporter à Betty, de mauvais traitemens, sans se plaindre, fut mis en action pendant long-temps, & sa patience prit de nouvelles forces, quand elle ne put plus douter qu'elle alloit être mere. Elle ne pouvoit qu'écrire à ses parens qu'elle n'avoit pas même la permission d'aller voir; elle rejettoit ce malheur sur la vanité de son mari, dont elle cachoit soigneusement les procédés plus indignes. Personne ne favoit que le duc avoit tous les jours dix femmes à souper, à qui il livroit la sienne, pour être déchirée sur la bassesse de sa naissance, sur son ton prétendu bourgeois, & le précieux de

ses réponses toujours réfléchies, toujours honnêtes, & trop sensées pour elles. Son esprit les humilioit, sa beauté les révoltait, & sa vertu les offensoit. L'une d'elles, la méchanceté même, maîtresse du duc, prenoit hautement, dans sa maison, l'empire qu'il lui laissoit, & l'exerçoit sur sa femme même, qu'elle vouloit mettre à ses pieds. Il falloit lui donner des torts qu'elle n'avoit pas; &, pour irriter le mari, éveiller la jalouſie de l'amour-propre, car l'amour vrai étoit éteint.

Un ami du duc, qui vivoit dans la plus grande familiarité avec lui, étoit le seul homme que Betty eût jamais reçu en particulier; & c'étoit son mari qui l'avoit présenté comme un autre lui-même.

Darling étoit né bon & facile; entraîné par le torrent, il s'étoit long-temps souillé

dans la crapule & la débauche, plaisirs d'une jeunesse fougueuse. Il en avoit vu le faux; &, par l'expérience ruineuse de sa santé & de sa fortune, il en étoit venu à jouir en homme, & à se laisser régir par son cœur honnête. Ce fut sur lui que Lady Loudwige jetta le plomb de sa méchanceté. Elle devenoit maîtresse absolue de la maison du duc, si elle pouvoit en chasser sa rivale. Les humiliations qu'elle lui faisoit éprouver, le ton d'empire qu'elle prenoit, n'avoient pu révolter une femme patiente, qui attendoit de sa douceur un retour que l'humeur & la colere ne donnent jamais. Lady Loudwige, dans un de ces momens d'abandon, dit au duc, votre femme voit souvent Darling en tête-à-tête : elle est trop calme sur votre indifférence, sur nos amours, pour ne

pas croire qu'il l'en console. Ce premier jetté donna de l'ombrage. Elle se chargea d'épier, & de s'assurer du fait. Elle étoit bien sûre d'une vraisemblance qui devoit lui suffire : ce qui n'étoit que simple, les attentions suivies de Darling, pour une femme qu'il avoit appris à admirer, & qui étoit si malheureuse, furent vues du mari, par les yeux de sa maîtresse, comme des preuves de ce qu'elle avoit découvert. Les femmes-de-chambre, les gens qu'elle avoit cherché à gagner & à corrompre, s'étoient enfuis avec effroi de chez ce démon qui les tentoit. Leur maîtresse, dans la douleur, mais dans la sécurité de la vertu, étoit loin de soupçonner ce manege odieux, & recevoit Darling, qui, dans l'effusion du cœur, à propos des procédés de Lady Loudwige, s'étoit

permis de faire connoître à la duchesse toute cette société. Il se plaignoit pour elle, devant elle, de ce qu'elle avoit à souffrir, & jamais n'entendoit une plainte se mêler aux siennes. Elle ne se permettoit que de la sensibilité, des remercimens de l'intérêt qu'il lui marquoit, & rompoit la conversation, en remettant tout entre les mains de la providence. Elle étoit au neuvième mois de sa grossesse, quand son mari, qui ne paroifsoit plus chez elle, y entra; & s'adressant à Darling, je t'ai cru mon ami, tu n'es que celui de ma femme; je te prie de ne plus mettre le pied chez moi, & je romps avec toi à jamais. Darling vit trop de fureur pour répondre avec suite; & craignant une scène devant la duchesse, il prit simplement la main à d'Elfort; j'en appelle à mon ancien

ami, de sang froid : tu te perds, ou plurôt  
on te perd : je fors. Le duc, resté seul,  
parcourt l'appartement de sa femme; &,  
dans sa fureur, il lui reproche la perte  
qu'il fait de son ami : c'est vous qui en  
avez fait un perfide, qui l'avez séduit,  
qui l'avez mis à ma place dans votre  
cœur, & dans mon lit. — Grand Dieu !  
qu'entends-je ? Suis-je assez malheureuse?  
— Vous ne l'êtes pas assez; &, de ce  
moment, je vous défends de paroître de-  
vant moi ; je vous déteste, je vous mé-  
prise, je vous abandonne ; ni vous, ni  
votre enfant ne m'êtes plus rien ; vous  
ne me reverrez jamais. Le forcené laisse  
Betty anéantie, écrasée sous le poids de  
la calomnie, & de l'injustice. Elle éprouve  
une révolution terrible, sonne, & de-  
mande du secours dans les premières dou-

leurs

leurs de l'accouchement. Elle met au monde un fils qui jette un cri auquel elle répond par un soupir. Elle se souleve pour le voir, & retombe dans l'abandon où la laissent son mari, & la nature entiere. Il ne parut ni au baptême, ni pendant les couches, ni à la convalescence. Betty allaitoit son fils, quand on vint l'avertir, de la part du duc, que ses affaires étoient dérangées, que ses créanciers alloient venir saisir ses meubles, & faire vendre son hôtel; qu'il falloit en sortir avec son fils, si elle ne vouloit pas éprouver l'humiliation de se voir dépouiller de tout, & mettre à la porte. Le mot n'étoit pas lâché, que des huissiers entrent, & saisissent. La duchesse n'a que le temps d'envelopper son fils, de passer une robe, & de monter dans un carrosse de louage, qui la conduit

chez son pere. Quel coup de foudre! mais quelle joie de revoir une fille chérie! quelle crainte tendre pour sa santé! quelle attention! Tout fut prêt dans un moment pour elle & son fils, comme si on les eût attendu.

Cette révolution étoit l'ouvrage de Lady Loudwige. Ce monstre, après avoir perdu la duchesse dans l'esprit de d'Elfort, n'avoit encore rien fait pour son projet de le ruiner, s'il ne chassoit sa femme. La seule difficulté étoit le comment; car le public le condamneroit. Il avoit des dettes, & ne payoit pas des créanciers impatients. Elle proposa au duc de les faire pousser, sous main, à saisir & vendre l'hôtel. Il vous reviendra beaucoup d'argent comptant, il vous reste des biens considérables; il faudra que votre femme

Sorte de la maison, qu'elle se retire chez son pere. Vous & moi irons à votre terre; vous serez libre, riche & heureux. C'est d'après le plan de cette femme, que tout s'étoit exécuté. Le duc & elle, loin de Londres, laisserent le public croire ce qu'il lui plut du dérangement de ses affaires, & trouver simple ou non, la retraite de la duchesse. Lady Loudwige tenoit enfin d'Elfort dans ses filets, & fomentoit sa haine pour la duchesse, en lui disant que Darling lui avoit confié ses amours, & avoit même voulu la faire rire de l'aveuglement du duc. Elle l'entretenoit dans la passion qu'elle venoit de lui inspirer, par tout ce que l'abandon le plus bas, la débauche la plus révoltante peuvent sur une ame de boue. Les femmes les plus libres, les plus hardies, furent appellées

à ses orgies. Des hommes aussi vils, aussi perdus qu'elles, ne quitterent plus le duc qu'ils divinisoient, & qu'ils ruinoient. Son cœur se desséchoit absolument, au milieu des esclaves de sa volonté, & il en étoit venu à ne plus penser ni à sa femme, ni à son fils. Excédé de débauches, il tombe malade; on lui rend des soins, tant que ses revenus se touchent; mais quand on l'a dépouillé, quand il va manquer de pain, on l'abandonne à toute l'horreur de maux qui ne s'avouent pas, & de la misere qui doit achever de le tuer. Il demandoit la mort; elle ne l'exauçoit pas. Seul dans la nature, abandonné, sans ressources, sans amis, chargé d'iniquités, & du crime impardonnable d'avoir chassé sa femme & son fils, les réflexions venoient en foule, & appor-

toint enfin la trop lente vérité. Le comble du malheur étoit de ne pouvoir réparer ses fautes , & de se voir mourir sans avoir rendu justice à sa femme , sans avoir embrassé son fils. Ses jours , ses heures , ses momens étoient empoisonnés , & il maudissoit l'existence.

La duchesse , chez ses parens , ne recevoit personne , ne prenoit aucune information ; on ne lui prononçoit pas le nom de son mari. Occupée de ses parens qu'elle bénissoit , de son fils qu'elle idolâtroit , elle se renfermoit dans ces premiers devoirs , & conservoit à son mari une affection involontaire que sa barbarie devoit avoir éteinte : mais il étoit le pere de son fils , & elle avoit l'ame assez grande pour pardonner. Deux ans s'étoient écoulés. Darling n'avoit pas encore osé se présenter

chez Betty ; il auroit eu la délicatesse de n'y jamais paroître , si l'intérêt de son fils , & le sien , ne lui eussent fait une loi de l'avertir du renversement absolu de la maison du duc , & que , pour en sauver la duchée-pairie , il falloit qu'elle présentât au parlement le droit qu'avoit son fils d'empêcher les créanciers de la saisir . Il ne s'étoit présenté qu'au pere de Betty , l'avoit instruit , s'étoit nommé , & retiré . La duchesse , à qui l'on apprend tant de malheurs , a besoin d'en savoir les circonstances , fait prier Darling de passer chez elle . Il y paroît , les larmes aux yeux . — Venez , mon ami , ami vrai , vous me comblez de joie en vous revoyant ; mais vous m'allarmez . Parlez . — Il termine ce qu'il a à dire par nommer le lieu où le duc est à la mort . Elle

y vole, & se présente avec son fils. Le duc, saisi, porte ses mains sur ses yeux, & se cache. — Est-ce de honte, ou vous inspiré-je de l'horreur ? Je vous amene votre bien, votre fils & votre femme ; disposez encore de l'un & de l'autre. J'attends un mot pour fuir, ou pour vous sauter au col, & mettre votre fils dans vos bras. — Vois-moi à tes pieds, femme adorable & trop outragée, mais bien vengée ; vois l'état où l'oubli de mes devoirs & de tes vertus m'ont réduit. Ah ! mon fils, tu n'auras pas long-temps un pere indigne de l'être. Betty l'avoit relevé, embrassé, pardonné, lui faisoit caresser son fils, & l'attachoit à la vie qu'il vouloit quitter. Des soins, des attentions lui rendirent un peu de santé. Le pere & la mere de la duchesse vinrent s'établir dans

( 200 )

cette terre que l'on sauva des mains cruelles des créanciers. Le duc ne vécut que trois mois. Betty vit son fils, élevé avec douceur & avec suite, devenir un homme. Ce mot signifie tout en anglois.



---

## CHAPITRE XIX.

### *L'entrée dans le monde.*

Le petit Pompée étoit devenu le favori & l'ami intime du jeune d'Elfort, dans son enfance : c'étoit pour Pompée que son cœur avoit senti les premiers mouvemens de crainte ou de joie : c'étoit l'attachement absolu de ce petit Chien, qui lui avoit donné la premiere leçon d'amitié ; ce fut en le perdant qu'il versa la premiere larme amere, & que le sentiment déchirant de la privation, vint lui donner la premiere leçon de la fragilité du bonheur. Celui qui vola Pompée, ne se croyoit pas un barbare qui commettoit réellement un crime. D'Elfort le pleura long-temps ; la

duchesse, en partageant sa peine, en pleurant avec lui, parce qu'il étoit sensible, lui devint plus chere qu'elle ne l'avoit été.

La suite de l'éducation de d'Elfort demandoit que l'on retournât à Londres ; pour le former dans les sciences, & les exercices nécessaires, sous les yeux d'un gouverneur digne de diriger un cœur aussi sensible. D'Elfort avoit toute la simplicité d'une belle ame, quand, livré à lui-même, il fit son entrée dans le monde. Présenté par sa mere, que des malheurs & de grandes qualités avoient annoncée & soutenue dans la réputation la plus brillante, d'Elfort, qui avoit toutes ses graces, étoit reçu avec une distinction marquée. Sa beauté, sa jeunesse, sa candeur, & une modestie, qui disoit l'ignorance de ce qu'il valoit, lui donnerent les plus grands avan-

tages à la ville & à la cour. Tous les malheurs de la duchesse s'anéantissoient à la vue de son fils, & elle espéroit de ses qualités, plus qu'elle ne se seroit promis de la fortune entiere de son pere. Voir le monde étoit un devoir pour d'Elfort ; ses occupations remplissoient plus agréablement ses jours ; & il falloit que sa mere le menât, pour qu'il y patût quelquefois : il falloit qu'il rencontrât l'amour ou l'amitié, pour y aller de lui-même avec plaisir. La maison de la comtesse d'Albert étoit celle où il se trouvoit moins gêné ; amie intime de sa mere, elle se plaisoit à le voir se montrer tel qu'il étoit, à l'entendre rendre compte des premières impressions que faisoient sur lui, les hommes & les choses ; se plaindre de l'incertitude où le jettoit presque tout ce qu'il enten-

doit dire; il pensoit absolument le contraire, & se croyoit fol. Tout ce qui avoit été pour lui principe ou maxime, devenoit très-problématique dans le monde, & dérangeoit absolument ses idées données. Il falloit se faire une tête neuve, ne pas écouter son cœur après le prononcé de l'opinion, & n'oser laisser douter sa raison, quand elle avoit décidé. Il demandoit du temps pour sortir de cet état de contradiction avec lui-même, & de l'indulgence sur ce qui lui échapperoit encore de ses premiers principes. Il fut délicieux en racontant les bonheurs & les malheurs de son enfance. Il parla long-temps du petit Pompée, sans dire que c'étoit un petit Chien, comme d'un ami tendre & fidèle qu'il avoit eu la douleur de perdre, à qui il avoit donné des larmes

pendant plusieurs mois, & qu'il regrettoit encore tous les jours, & de tout son cœur. On lui demanda s'il l'avoit vu mourir. Non, on me l'a volé. — Volé votre ami! — Oui, mon petit Chien. Il s'apperçut qu'il avoit fait une sottise en peignant si naïvement un sentiment qui sans doute étoit déplacé. Il se plaignit à la comtesse de le faire trop causer : mais, par bonheur, je n'ai à demander pardon qu'à mesdemoiselles d'Albert qui voudront bien avoir quelque chose de votre indulgence. L'aînée avoit jugé d'Elfort plus favorablement qu'il ne croyoit, & l'en assura. La cadette, qui riait encore, fit signe qu'elle pensoit comme sa sœur. La comtesse dit à d'Elfort de venir l'embrasser, loua beaucoup sa sensibilité, & lui recommanda de la conserver bien précieusement. Sentir

est vivre, mon enfant.... Dans ce moment entroient deux jeunes gens de noms fort connus, qui faisoient leur cour à mesdemoiselles d'Albert. Après une demi-heure de conversation générale fort différente, & avoir fait connoissance avec eux, d'Elfort sortit.

Mesdemoiselles d'Albert pensoient différemment sur le compte de leurs adorateurs : la cadette étoit éprise de son amant; mais Henriette l'aînée n'avoit pas jugé si favorablement du Lord Gerby, quoique jouant le passionné; & l'impression qu'avoit fait sur son ame le beau, le sensible d'Elfort, se marqua assez dans ce qu'elle dit de lui, pour donner de l'ombrage à Gerby. Il prit du temps pour s'en assurer, & les devants sur le cœur de d'Elfort. Il lui fit une visite le lendemain;

& par des prévenances, des protestations d'amitié, il s'acquit bientôt la sienne, vécut familièrement, puis intimément avec lui. Ils s'étoient retrouvés chez madame d'Albert ; & Gerby, qui avoit étudié tous les mouvemens de sa maîtresse, pénétré le sens caché de ce qu'elle disoit ou répondoit à d'Elfort, ne doutoit plus qu'une déclaration ne fût reçue avec joie, avec transport. Henriette étoit infiniment riche ; il la falloit à Gerby, même sans son cœur. Sa passion n'étoit que feinte. Pour parer le coup qui le perdoit, il attacha les yeux de d'Elfort sur ceux d'une jeune dame qui ne le perdoit pas de vue, que Gerby avoit fort bien devinée. Il dit à d'Elfort que cette femme l'adoroit, qu'elle lui en avoit fait la demi-confidence ; qu'elle étoit charmante, spiri-

tuelle , tendre , & d'une sensibilité exquise ; qu'il voudroit bien être d'Elfort , que , d'un mot , il Teroit le plus heureux des mortels . D'Elfort lui avoua qu'il la trouvoit fort jolie , mais qu'il n'oseroit jamais se déclarer : Gerby le rassura , se chargea de le présenter , & de dire le mot . Il connoissoit la femme , & pouvoit ne pas douter . La présentation fut fixée au lendemain . Ce premier pas coûtoit à d'Elfort , il l'occupa beaucoup ; mais il espéroit infiniment de l'aide que lui avoit promise Gerby , & il se disoit , dans la simplicité de l'ame , je suis bien heureux d'avoir un ami comme Gerby . En est-il qui fasse jamais ce qu'il veut bien faire aujourd'hui pour moi ? O amitié sainte ! que tu rends heureux les cœurs que tu pénètres ! Cher Gerby , combien je t'aime !

D'Elfert, appuyé de son ami, se croit assuré, & est encore timide; mais Jenny l'a trouvé charmant, l'a dit dans son cœur, & Gerby l'a lu dans ses yeux. Elle ne languira pas; son jeune amant est à ses ordres; Gerby l'avoit poussé à ses genoux, & étoit sorti: il alloit l'attendre chez lui. D'Elfert arrive, se jette à son col, lui jure une reconnaissance & une amitié éternelles. Ils déjeûnent, & se quittent. Rendez-vous, pour le soir, chez la comtesse d'Albert, où Jenny a fait promettre qu'elle reverroit son amant, son dieu nouveau, son cher d'Elfert. Gerby les y avoit précédés, & déjà avoit adroitement donné quelque soupçon à mademoiselle d'Albert sur l'amour naissant de d'Elfert pour Lady Jenny. Il n'eut plus besoin de faire observer. L'intimité fut découverte, Hen-

riette offensée, & Gerby un peu mieux traité.

La duchesse, & madame d'Albert ne pouvoient manquer de voir les convenances du mariage d'Elfort avec l'aînée de ses filles qu'il tirreroit, & qui lui apporteroit des richesses dont il avoit besoin pour soutenir son rang. Ces deux amies se donnoient parole avec joie, si les jeunes gens se convenoient. Madame d'Albert en parla à sa fille, la duchesse à son fils, & ce fils à Gerby, pour qui il n'avoit plus de secret. Gerby approuva comme cela, sachant bien que, dans la circonstance du moment, Henriette ne se donneroit pas facilement : mais, pour s'affurer d'une résistance absolue, il falloit se hâter de faire faire à d'Elfort quelque faute grave. Il l'avoit lié avec plusieurs jeunes gens ; mais

se réservant toujours la grand'main, il ne l'avoit pas encore livré. Nous faisons, ce soir, un souper de garçon, d'Elfort, veux-tu en être? Il sera délicieux, & nous nous dédommagerons de la vie monotone & ennuyeuse de la bonne compagnie.

D'Elfort est accueilli, fêté, embrassé par de nouveaux amis qu'il est disposé à bien aimer. On le présente à des filles de la haute volée, qui lui sautent au col, lui disent qu'il est charmant, & chacune prétend le retenir pour son partener. Le bouchon du champagne saute, laisse mousser un vin que l'on sable à la ronde, & qui, au défaut de l'amour, monte à la tête, & brûle dans les veines. Gerby arrêta les choses où il falloit qu'elles en restassent, pour ne pas le compromettre comme présent. C'étoit assez, pour son

objet, que d'Elfort eût pris du goût pour une certaine Julie, courtisane adroite, & qu'il pût le voir se livrer sans défiance aux jeunes gens avec qui il venoit de le lier par le plaisir. A quelques jours de-là, seconde partie proposée chez Julie, & acceptée. Gerby y mene d'Elfort ; mais au milieu du souper, il se fait apporter un billet qu'il lui lit en confidence : c'étoit un rendez-vous qui s'étoit trop fait attendre ; le mari étoit absent. Une heure, cher ami, & je reviens.

D'Elfort, sans méfiance, & déjà aguerri, se livre sans réserve au dessert, & la tête étoit échauffée. Gerby ne revenoit pas : on propose un krepſ en l'attendant. La table est posée, & les dés roulent ; les filles courent à l'or qui couvre le tapis ; tout le monde joue. D'Elfort tire une bourse

de cinquante guinées, Julie y puise, perd; & se plaint; elle veut que d'Elfort joue seul. Il n'a plus le sol, & va se lever. Il ne faut point d'argent chez moi, la parole suffit; d'ailleurs, en voulez-vous? Et sans attendre sa réponse, elle lui donne des billets de banque. Quand d'Elfort a perdu douze mille francs, on lui propose le tout. Julie l'assure d'un coup heureux; il perd. Va les mille guinées; elles vont, & se perdent. Absolument il ne veut plus jouer. Julie, qui le voit décidé, rompt le jeu. On apporte une écritoire, & l'on prie d'Elfort de faire des billets de sa dette. Maudit jeu, dit Julie! allons au Waux-hall; il y a une heure que nous devrions y être. D'Elfort est entraîné, pris sous le bras par Julie, & promené devant tout Londres, dans un lieu public. Gerby ne

doutoit pas que la chose ne fit du bruit, & ne fût rapportée chez la comtesse d'Albert. Il est le lendemain, de bon matin, chez d'Elfort, s'excuse sur un bonheur prolongé, & lui demande tout ce qu'il favoit déjà de la partie de la veille. Il se désespere de n'avoir pas de quoi retirer ses billets, le quitte pour tenter quelque moyen près de ses amis, & s'en va tranquillement chez lui. Le soir il paroît de bonne heure chez madame d'Albert, où d'Elfort ne vint pas : elle lui demande s'il ne l'a pas vu. Quelqu'un dit, avant qu'il ne réponde, l'avoir vu, la nuit dernière, au Wauxhall. Gerby demande avec qui. La personne répond que cela ne se disoit pas : c'étoit trop dire pour ne pas allarmer la comtesse, & inquiéter sa fille.

D'Elfort, qui n'entend pas parler de

Gerby dans les vingt-quatre heures, se rend chez lui, ne le trouve pas, & se dit, sans doute ce cher ami court pour me trouver de l'argent : il l'attend. Gerby rentre ; il n'a pu trouver un sol ; mais il a un moyen d'emprunter. On fait venir un usurier qui prête le double de la somme nécessaire pour s'acquitter. D'Elfort doit demander sa revanche, & tout perdre.

Les billets, les lettres-de-change de d'Elfort se négocient, & passent de main en main. Un étranger vient le sommer de payer. Il voit avec effroi la faute qu'il a faite ; & quand il interroge Gerby sur les moyens de s'acquitter, qui ne lui donne que le même conseil de revenir à l'usure, il sent s'élever un soupçon que sa bonne-foi repoussée, mais que la raison, que les circonstances rapprochées lui confirment.

Il le quitte assez froidement, & prend le parti de tout confier à une amie bien vraie, à sa mere. — Je m'en doutais, mon fils, & je vous attendois. La somme est forte, mais mes diamans suffiront. Embrasse ta mere, embrasse ton amie que ta confiance comble de joie. L'amitié a des traits auxquels elle se reconnoît, & l'ame qui les fait, n'est pas long-temps dupe d'un faux ami. D'Elfort interroge, apprend que les jeunes gens auxquels Gerby l'a livré, sont des fripons. L'adresse qu'il a eue de ne pas se trouver au jeu, ni à la revanche qu'il avoit conseillée, achieve d'ouvrir les yeux à d'Elfort : il ne daigne pas s'en expliquer, & lui marquera assez qu'il le connoît, en l'éloignant.

D'Elfort avoit le compte fait des sommes perdues, & le double de chacun de ses billets.

billets. Un des prétendus amis, homme de condition , lui en apporte un à payer qui ne devoit être que de mille guinées, & auquel il avoit ajouté un 2 assez adroitem-  
ment. D'Elfort lui montre le double du billet fait en son nom , lui prouve le faux de la somme qu'il prétend , & refuse de payer au-delà de mille guinées. Contesta-  
tions , invectives , & défi. Le rendez-vous est à quatre heures. Gerby en est instruit , s'y trouve , veut se jettter au col de d'Elfort qui le repousse , & lui dit de voir le billet faux remis entre les mains d'un témoin . Il lisoit encore , quand l'adversaire tira , & manqua son coup ; d'Elfort lui casse l'épaule , reprend le billet , jette une bourse de mille guinées , & remonte froidement en voiture. Sa crainte étoit que le bruit de ce duel ne vînt jusqu'à

sa mere avant qu'il pût la joindre : il vola vers elle, & ne la quitta plus de la journée. Madame d'Albert accourroit ; elle n'avoit point de voix en entrant chez la duchesse ; mais la trouvant tranquille à côté de son fils, elle reprit ses sens avec assez de peine. D'Elfort s'en apperçut ; & touché de tant d'intérêt, il lui dit, les bontés que vous m'avez marquées, madame, l'amitié tendre qui vous unit intimément à ma mere, vous donnent droit de me demander compte de ma conduite, & m'imposent la loi de m'ouvrir devant toutes deux sur ma dernière aventure, qui, rapportée par un tiers, pourroit vous allarmer. Il ne se ménage pas dans le détail des fautes que sa confiance en Gerby lui a fait commettre. Il raconte l'affaire malheureuse du jour ; &, sans protestations, il

dit que ce sera le dernier chagrin qu'il leur donnera de sa vie. Ce mot calma la duchesse, qui, tremblante encore, ne put que proférer, ah mon cher fils! Ce nom pénètre d'Elfort, il lui saute au col, & mêle ses larmes aux siennes. Madame d'Albert rassurée, pleine de confiance en d'Elfort, l'embrasse, & retourne chez elle, faire part de ce qu'elle vient d'apprendre, & de ce qu'elle peut confier à Henriette sa fille aînée, qui avoit marqué la plus vive inquiétude. Indignée du procédé de Gerby, dont elle se rappelle la jalouse, & les soupçons qu'il avoit fait naître sur d'Elfort, elle demanda à sa mère que la porte lui fût fermée. C'étoit un demi-aveu du sentiment que madame d'Albert désiroit lui voir pour d'Elfort. Elle prescrivit à jamais Gerby.

K ij

La duchesse voulut que son fils s'éloignât de Londres, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus à craindre pour la vie du blessé; & elle y resta pour en imposer, & par elle, & par ses amis, à ceux qui pourroient être tentés de ne pas faire juger de son fils comme on le devoit. Mais elle n'eut qu'à se louer du sentiment général: elle le lui écrivit, & mêla adroitement aux complimens de madame d'Albert quelques mots de la sensibilité d'Henriette. Ce nom rappella à d'Elfort l'adresse avec laquelle Gerby avoit détourné ses pensées du mariage projeté: ce mot lui retracha des charmes, & des graces auxquels il avoit fait attention, mais dont il avoit été trop précipitamment distrait pour en avoir senti une impression profonde; elle se fit dans sa solitude. Il rapporta à Lon-

dres le désir de lui plaire. La joie qu'Henriette ne put dissimuler, à la première entrevue, pénétra d'Elfort; il lui donna son cœur. Elle l'aimoit; ils furent unis, heureux, & les deux mères au comble de leurs vœux.



## C H A P I T R E   X X.

*La fidélité.*

LE voleur du petit Pompée étoit un valet de basse-cour du château d'Ulric : il l'avoit pris pour le porter , comme un Chien trouvé , à Lady Juliette , fille du baronet. Il avoit éprouvé ses bontés dans une circonstance intéressante pour son état ; & il vouloit , par ce présent , prouver sa reconnoissance. Il savoit que Juliette étoit tendre & sensible : ce petit Chien devoit lui plaire. Aussi ce valet fut bien récompensé , & ne se reprocha pas un instant la peine qu'il pouvoit avoir causée en volant , par le plaisir qu'il faisoit en donnant , & celui plus grand encore qu'il éprouvoit en recevant.

Juliette étoit fille unique du baronet d'Ulric, ancien officier de marine, retiré dans sa terre, occupé de la faire valoir, étendant son domaine par des épargnes sordides, jaloux de ses droits, vain de sa noblesse, & ne le cédant à personne dans sa province.

Près de sa terre, vivoit, comme lui, dans un château, le baron Nelson, membre du parlement d'Angleterre, las des hommes, fatigué de leurs discussions, retiré des affaires publiques, & ne s'occupant que des siennes, conservant dans l'esprit une roideur que les contestations lui avoient donnée, & que le calme de la vie champêtre n'avoit pas encore amollie. Heureux par sa femme, & par son fils, qui plioient sous toutes ses volontés, il n'avoit de peine que celle de

voir une grande partie de bois & de chasse dont il avoit joui , prête à sortir de ses possessions pour rentrer dans celles du baron d'Ulric , son voisin , qui prétendoit depuis peu y avoir un droit incontestable , & qu'il ne pouvoit amener à échanger , ni à transiger sur un prix qu'il offroit . Ces voisins s'étoient beaucoup vus , & avoient vécu familièrement l'un chez l'autre . C'étoit dans ces temps de calme que James Nelson , & Juliette d'Ulric , dans la plus brillante jeunesse , sentirent ces rapports heureux qui les attiroient l'un vers l'autre , & les attachoient à la chaîne de fleurs qui unit toute la nature . Ils s'étoient livrés , sans réserve , au bonheur de s'aimer , & ils se flattoint qu'un amour aussi pur , aussi tendre ne pouvoit manquer d'être couronné par des parens qui

L'avoient vu, avec complaisance, naître,  
 & croître sous leurs yeux. Les jeunes  
 amans vivoient heureux, pleins de con-  
 fiance en leur sentiment, sans avoir eu  
 besoin de se faire un serment, quand il  
 fallut jurer de ne se laisser jamais maî-  
 triser par la passion funeste qui venoit de  
 désunir leurs parens. Une querelle entre  
 les gardes-de-chasse, qui en étoient venus  
 à soutenir les droits de leurs maîtres à  
 coup de fusil, fut le signal d'une rupture  
 ouverte, & la source de cette haine im-  
 placable entre les baronets, qui devint si  
 funeste à leurs enfans. Défense absolue  
 de se voir, d'osier prononcer le nom l'un  
 de l'autre, & ordre de ne plus penser à  
 une alliance révoltante, impossible.

O malheureux baronets! qui, dans vos  
 passions, empoisonnez l'instant d'existence

qui vous est accordée sur cette terre, ne sentitez-vous pas que la modération vous rendroit la vie délicieuse? préférerez-vous toujours le trouble à la paix? & doit-on voir à jamais brûler dans vos cœurs offensés le désir de la vengeance, & la volonté de l'éterniser? Telles étoient les ames communes des deux baronets, qu'ils prétendent que leurs enfans devoient se haïr. Ils s'adoroient, hommes cruels! & votre animosité étoit leur désespoir: votre opiniâtré & votre déraison les révoltoient. Ces ames douces & simples s'attiroient plus fortement, quand vous leur faisiez violence; elles s'entendoient, elles se communiquoient en pensée ce qu'elles ne pouvoient se dire, & il ne falloit qu'un billet qui pût se recevoir, pour porter l'ordre de se précipiter dans les bras l'un de l'autre,

de vous fuir , & de vous abandonner. Le garçon de basse-cour , qui avoit volé Pom-pée , fut le messager adroit de Nelson. Le soir même Juliette faisoit un paquet de choses indispensables , & attendoit minuit pour se rendre , seule , au coin du bois fatal qui causoit la rupture des barons , mais qui alloit être témoin de la réunion éternelle de leurs enfans , plus heureusement nés. Nelson transporté , faisit son amante , la place dans une chaise bien attelée , & fuit à toutes jambes. Au point du jour , ils étoient à Douvres ; à six heures du matin , ils traversoient la Manche ; & à dix , ils débarquoient à Calais. Leurs cœurs oppressés , tremblans , s'ouvrirent au bonheur de se posséder , quand ils se sentirent dans une terre étrangere : mais Nelson ne pouvoit être entièrement raf-

futé, tant qu'il verroit les côtes d'Angleterre. Il vend ses chevaux, prend la poste; & sans s'arrêter que ce qu'il le faut pour ne pas trop fatiguer Juliette, il se rend à Paris, où, perdu dans l'immensité, il n'aura d'autre crainte que celle de ne pouvoir rendre son amante aussi heureuse qu'elle l'eût été, en partageant une grande fortune. Il n'avoit pu rassembler qu'une somme modique, & qui devenoit sa seule ressource; mais il étoit bien décidé à tout entreprendre pour le bonheur de sa Juliette. Elle avoit sa chambre particulière, où le respectueux Nelson l'enfermoit la nuit, avant de rentrer dans la sienne. La première fois qu'il quitta Juliette, ce fut pour aller préparer un ministre protestant à les marier : ils furent unis, & crurent le bonheur fixé à jamais près d'eux. L'état qu'ils avoient pris, étoit le plus simple,

le plus conforme à la modicité de leurs moyens ; mais la bourse où l'on puise , sans possibilité d'en remplir le vuide , n'est pas une ressource assurée . Juliette pouvoit souffrir ; Nelson prévient ce malheur , & se propose de faire servir ses talens au soutien de la vie de son épouse . La pensée étoit généreuse , mais l'exécution difficile ; quand il se fut demandé de sang - froid quels étoient ses talens , & qu'enseigner en France ? Il la crut impossible . Les mathématiques , l'histoire , le droit public , tout cela se proscrivoit dans son dessein ; mais il jouoit bien du violon ; il savoit parfaitement la musique , l'espoir renaifsoit : mais la langue italienne , mais la françoise pouvoient lui faire tirer parti de l'anglois , qui étoit la langue étrangere à la mode , & que les dames apprenoient par air . Une autre difficulté étoit de se pro-

duire, & il y avoit du danger à paroître; mais en changeant de nom, ou en s'appellant simplement James, tout devenoit possible. De grand cœur il descendoit de son rang; rien ne lui coûtoit pour sa Juliette; & pourvu qu'elle ne souffrît pas, il étoit disposé à supporter la peine & l'humiliation qu'il ne lui verroit pas partager.

Il lit, dans les affiches, que l'on a besoin d'un secrétaire qui sache ce qu'il favoit précisément, & sur-tout l'anglois. Il court à l'adresse, se présente, & prouve au duc d'Ambly qu'il est ce qu'il lui faut.

— Vous aurez le logement & la table.

— Monseigneur, je suis marié; s'il vous plaisoit permettre que ma femme & moi logeassions à l'hôtel, sans être nourris, vous me feriez une grande grace. — A la bonne heure. Votre femme est jeune, jolie. — Très-jeune, monseigneur. —

Mais jolie , sans doute ? — Elle l'est à mes yeux. — Venez demain à dix heures ; dans quelques jours votre logement sera prêt ; & , si je suis content , vous aurez douze cents francs. James revole vers Juliette. Ma tendre amie , plus de misere à craindre : il lui apprend son bonheur. — Ton bonheur , cher James ! le travail & l'esclavage seront ton bonheur ? — Oui , ma Juliette , puisque c'est toi que je servirai dans les autres.

Nelson se rend chez son nouveau maître avant l'heure donnée , & lui fait dire que le secrétaire est dans l'antichambre. Il attend une heure , assis au milieu des valets , l'ordre d'entrer. Le premier mot du maître est , comment vousappelez-vous ? Nelson répondit , James. — M. James , je suis un grand politique , j'aime les nouvelles , je les puise à leur source , je cor-

responds avec tous vos membres du parlement. Je fais l'anglois, mais je ne l'écris pas, je l'entends quand on parle lentement; je le traduis, mais avec un peu de difficulté que je veux m'épargner, en vous faisant lire & interpréter les lettres que l'on m'écrit en anglois, & le courier de l'Europe que je reçois régulièrement. Je compte sur votre discrétion: vous ferez le dépositaire de mes vues politiques, de mes correspondances & de mes secrets. Lisez-moi ces lettres. James, en lisant, traduit en françois, dépêche dix lettres, & les réponses sont parfaitement écrites. Le courier de l'Europe est déchifré, le vrai facilement démêlé du faux; & la lumiere des réflexions judicieuses de James éblouit le grand seigneur, qui se promet bien de s'approprier ses talens & son esprit. Il ordonne que son logement soit

préparé, & veut que James & sa femme viennent l'occuper dans la semaine.

Même continuité de travail, même facilité de James, & satisfaction plus complète dans son maître. Etes-vous content de votre logement? & votre petite femme s'y trouve-t-elle bien? On m'a dit qu'elle est charmante; pourquoi ne me l'avez-vous pas présentée? — Monseigneur, elle est très-timide, & moi-même je n'oserois prendre cette liberté. — Je le veux, entendez-vous? amenez-là demain. — Monseigneur, elle n'osera jamais. James sentoit tout ce que coûteroit cette démarche à Juliette, & il vouloit absolument la lui sauver: il ne la présente pas. Le maître le croit jaloux; & sur ce qu'on lui a rapporté de madame James, il brûle de s'en éclaircir. Le moyen étoit simple; il monte chez James, & lui dit qu'il vient voir

s'ils sont bien logés, & les assurer de tout ce qu'il se sent disposé à faire pour leur bonheur. Il balbutioit encore des phrases, quand, frappé de la noblesse, de la beauté & de la dignité de Juliette, il n'en croyoit pas ses yeux, & doutoit s'il faisoit sa cour, ou s'il offroit sa protection. La tête est perdue; il sort, ne s'entendant plus, ne se concevant plus. Après quelques tournes dans son appartement, il crut voir pourquoi James n'avoit pas voulu la lui présenter; & en réfléchissant sur sa puissance, ses richesses, & l'état de James, il ne douta plus que sa femme & lui ne fussent heureux un jour, du bonheur qu'il s'en promettoit, en les comblant de biens: car, qui résiste à l'or? Et peut-être James a fondé l'espoir d'une fortune sur la beauté de sa femme. Rien de si commun ici; il doit en être de même à Londres. Projet

arrêté, caresses prodiguées au secrétaire ; & impatience de faire sa proposition. Mais le froid respectueux de James, mais la crainte d'aller trop vite, lui donnent la force de prendre un peu de temps. Dans son bavardage, il avoit écrit à Londres des miracles de son nouveau secrétaire, & de la beauté de sa femme. Il avoit demandé si l'on ne connoissoit pas M. James, jeune homme arrivé depuis peu en France : & cette lettre avoit été vue d'un ami du baron d'Ulric qui venoit d'intenter une action contre James Nelson, pour crime de rapt. Le rapport & les vraisemblances suffirent. Le baron d'Ulric vient à Paris, se loge près de l'hôtel d'Ambly, épie, & voit Nelson en sortir. Il va présenter au ministre une lettre du roi d'Angleterre, qui demande l'ordre d'arrêter le nommé James Nelson son sujet, & de le renvoyer,

sous bonne escorte, à Londres : en expliquant simplement que c'est un fils rebelle à son pere, entre les mains de qui il veut le remettre lui-même, après correction. L'ordre est expédié, Nelson enlevé, à sa premiere sortie de l'hôtel, transféré à Londres, & remis entre les mains de la justice. Le méchant Ulric savoit bien où prendre sa fille, mais il ne pense qu'à sa vengeance, & veut avoir à demander à Nelson ce qu'il en a fait.

Juliette attendoit son cher James avec impatience, puis avec inquiétude après l'heure donnée pour son retour. Elle pleuroit à la chute du jour, & l'attendoit encore. Mais quand la nuit s'avança, quand les portes de l'hôtel se fermèrent, que tout le monde se coucha, que tout fut calme dans la nature, & que seule elle restoit en proie à la plus vive inquiétude,

elle se désespéra. Le jour la retrouva dans les larmes ; & ne tenant plus contre l'incertitude affreuse qui l'accabloit, elle sortit de l'hôtel, pour s'informer de James, pour le chercher. Des voisins l'avoient vu arrêter ; ils le lui apprirent : c'étoit la mort qu'ils lui donnoient. On la reporte à l'hôtel.

Le duc d'Ambly qui savoit tout, dès la veille, n'avoit pas voulu être celui qui l'apprendroit à Juliette ; il avoit simplement cherché à calmer sa douleur, lui avoit promis de découvrir bientôt ce qu'étoit devenu son mari, & avoit donné, devant elle, les ordres les plus précis pour les recherches. Mais quand il fut qu'elle étoit instruite & mourante, il monta promptement, lui fit donner du secours ; & quand elle put l'entendre, il tenta de la rassurer par l'étendue de son pouvoir, & la certitude de tirer James des mains

qui l'opprimoient. Juliette, comme tous les malheureux, prenoit facilement à l'espoir, & rendoit des graces si touchantes, que, malgré lui, le duc se reprochoit la joie secrète qu'il sentoit de la voir en sa puissance ; mais une passion effrénée maîtrisoit ce mouvement passager d'honneur & de pitié ; il se livroit à jouir réellement d'un malheur qui pouvoit le rendre heureux.

Point de nouvelles de la main de James, mais beaucoup de lettres d'amis du duc, qui lui servoient de prétextes pour voir Juliette à tout moment. Il la croyoit calmée, quand, paroissant plus tranquille, elle prenoit la résolution secrète de retourner à Londres, de se présenter au parlement, son contrat de mariage à la main, & de s'unir à ce que James auroit pu trouver d'amis pour le sauver. Le duc

qui la croit moins affligée, l'assure que, chez lui, elle ne manquera de rien, qu'il lui tiendra lieu de pere, d'époux, & de tout ; enfin, qu'elle y commandera, qu'il prendra ses ordres, qu'il l'aime, qu'il l'adore ; en un mot, qu'il ne peut être heureux sans elle. L'étonnement & l'indignation étouffoient les réponses de Juliette ; elle se jeta dans un cabinet, & s'enferma. Le duc croit que c'est une résistance qu'il pourra vaincre : il frappe, supplie, conjure ; &, sans réponse, il rentre dans son appartement. Juliette n'a pas un moment à perdre ; elle sort de l'hôtel, munie de quelqu'argent : le duc en est averti, il ordonne qu'on la suive : & quand, de sa fenêtre, il la voit marcher très-précipitamment, il passe une redingotte, se couvre d'un grand chapeau, & la suit lui-même. Elle est bientôt hors

de Paris , & sur la route qui mene à Calais. Le jour tomboit : il espere qu'elle entrera dans quelqu'auberge ; mais elle marche toujours , & peut échapper à la vue. Le duc l'approche , elle le prend pour un voleur , se jette à genoux , lui demande la vie , & offre tout ce qu'elle a. Quelle frayeur plus grande , quand il croit la calmer en se nommant ! Vous me fuyez en vain , ma vie est attachée à la vôtre , mon bonheur est d'être aimé de vous , ou souffert , du moins : je mourrai , ou vous serez à moi. Elle restoit anéantie à ses pieds : le duc profite de la situation , & ose en prendre avantage. Juliette se défend ; il continue d'employer toutes ses forces. Elle saisit le couteau de chasse du duc ; je me tue , si vous ne cessez , si vous osez .... — Oh ! l'on ne se tue pas. Le mot n'étoit pas lâché , que Juliette s'est percée ,

percée , & que son sang a rejailli sur lui . Effrayé , craignant d'être accusé d'un meurtre , il se sauve , & la laisse expirante . Celui de ses gens qui l'avoit suivi , étoit resté à quelques pas , & venoit au bruit : il demande au duc ce que c'étoit . — Cours à cette femme , elle s'est blessée ; emportes-là à la première auberge , fais-la soigner , prends cette bourse , ne me nomme pas , & ne reviens que quand tu l'auras remise entre les mains d'un chirurgien . Voles : il le pousse & s'enfuit .

Le domestique met son mouchoir sur la plaie , l'assujettit avec ses jarretières qu'il noue fortement , & exécute l'ordre de son maître . Il portoit Juliette à l'auberge de la poste , & passoit à la portiere d'une voiture qui se relayoit . Il étoit suivi de tous les gens du village qui l'avoient rencontré , & dont quelques-uns aidoint à

porter plus doucement la malheureuse Juliette. On sortoit en foule de l'auberge avec des lumieres; & James Nelson, qui regardoit comme tout le monde, par curiosité & pitié, reconnoît ou croit reconnoître Juliette sous les traits de la mort: il se précipite de sa voiture, regarde de près, & ne doute plus. Un lit, un chirurgien, du secours. Mes enfans, courez, vous serez tous récompensés. Il ne se fie qu'à lui pour la placer, pour soutenir le mouchoir, & les linges nouveaux qui contiennent la plaie. Le chirurgien entre. — Monsieur, il y va de ma vie, & de votre fortune, sauvez ma femme. N'est-elle pas morte? On la saigne, elle donne un signe de vie. La plaie est sondée, & n'est pas mortelle. Nelson est aux cieux. Il disparaît; &, après le pansement, il fait appeler le chirurgien. Monsieur, il

faut me cacher à ma femme; sa surprise, & la joie de me revoir, la tueront. Je ne quitterai pas cette chambre. Un de mes gens qui n'est pas connu d'elle, va la servir: ne la quittez pas un moment, pas une minute. Vous viendrez manger avec moi, & vous coucherez dans sa chambre. Je vous donnerai plus d'or que vous n'en gagneriez en dix ans. Sauvez-la-moi, rentrez, & revenez à tout moment me dire ce que j'ai à espérer. Le domestique du duc d'Ambly fut appellé chez Nelson qu'il avoit reconnu parfaitement; mais à son train, à ses gens qui l'appelloient Milord, il jugea que le grand seigneur avoit été caché sous le nom d'un secrétaire. Il ne put ou ne voulut rien expliquer de l'aventure à Nelson, qui ne pouvoit le croire coupable, puisque, chargé de ce précieux fardeau, il l'avoit apporté hautement, pour

demandeur du secours. Il lui devoit la première lueur de la vie de Juliette; il la lui paya cinquante louis, & le renvoya.

Le rapport de ce domestique effraya le duc à l'excès : il se voyoit la cause de cette mort, & il fentoit que Lord Nelson la lui feroit payer de sa vie.

Tous les instans, tous les jours appor-  
toient à l'heureux Nelson l'espérance de  
la guérison de Juliette, & elle devint une  
certitude, quand, pour ne pas hasarder  
une révolution trop forte, il imagina de  
la prévenir sur le bonheur de se revoir  
bientôt, par une lettre qui paroiffoit lui  
avoir été adressée à Paris, & apportée où  
elle se trouvoit. Il lui marquoit que, de-  
puis une heure, il avoit la liberté d'écrire,  
que, dans quelques jours, il auroit celle  
d'aller la rejoindre, pour la ramener heu-  
reuse, & maîtresse du château de son pere

qu'il venoit de perdre. Que l'intérêt avoit fait sur le baron d'Ulric, ce que la générosité seule peut sur les grandes ames; qu'il avoit pardonné, quand il s'étoit vu faire la cession pleine & entiere des bois & du droit de chasse contestés; que l'on en dressoit l'acte, en même temps que celui de sa liberté, & du désistement de toute poursuite au sujet de leur mariage qu'il confirmoit; que quelques jours suffroient pour terminer les choses, & qu'il voleroit dans ses bras.

L'effet de cette lettre fut inexprimable. Juliette trembloit & pleuroit en lisant; ses mains en convulsion ne lâchoient pas sa lettre. La joie étoit dans tous ses traits, le rire sur sa bouche, & ses yeux fondoient en larmes. Pleures, Juliette, pleures, heureuse amante; ton époux bien caché, te voit, sanglotte, & se soustrait à tant

de charmes pour ne pas y succomber avec toi.

Quelques jours après, nouvelle lettre. Il la prévient qu'il va se mettre en route, que son valet-de-chambre arrivera vingt-quatre heures avant lui. Il arrive en effet. — Nelson est-il loin? — Madame, je l'ai laissé à quelques postes. — Je le verrai aujourd'hui? Comment est-il? — Bien, madame, & d'une joie de vous revoir, dont nous nous sommes tous bienaperçus. — Je veux me lever; il seroit effrayé en me voyant garder le lit. Je ne veux pas qu'on lui dise que j'ai été blessée. Madame, Lord Nelson monte. Elle fait un mouvement; il la retient doucement sur son lit, la presse dans ses bras, l'accable de baisers, & mêle à ses larmes les larmes les plus douces qu'ils aient jamais versées ensemble. — Ah! mon cher James! ah!

mon ami! mon dieu! — Calmes-toi, ma Juliette; ne crains pas que je t'interroge. Je fais tout, je ne t'ai pas quitté, depuis le jour fatal pour toi, & heureux pour moi, où j'arrivois à la poste, quand on te transportoit ici. Non, ma chere amie, je ne t'ai pas quitté : j'ai craint une trop grande révolution, si je paroissois plutôt; aujourd'hui, elle n'est que de joie, je ne la crains plus. Calmes-toi, nos malheurs sont finis, & je retrouve le bonheur que je tiens de toi.

Il étoit impossible que Nelson n'apprît la cause de la blessure de Juliette; il ne la careffoit jamais sans en baifer la cicatrice.

Pompée revoit encore l'Angleterre, mais avec le froid & l'indifférence de la vieillesse; insensible au changement de lieux, & uniquement occupé de Lady

Nelson sa maîtresse, dont les bontés & les soins lui devenoient plus nécessaires, il végétoit dans Londres, autrefois le théâtre de ses brillantes aventures. Mille maux l'assiégeoient, & la nature, avant de l'anéantir, lui faisoit payer les abus d'une jeunesse intempérante. Le respect des gens de la maison, pour leur maîtresse, étoit la sauve-garde du misérable Pompée pendant son absence; & si on l'oublloit, du moins ne lui faisoit-on pas de mal. Il mourut sans avoir prévu sa mort: c'étoit s'éteindre, s'endormir. On brûla sur sa tombe, la liste du nom véritable des personnes dont il est question dans son histoire.

F I N.



